

**Ferd. Dümmlers Buchhandlung
Berlin, 1853**

**Études Indiennes
Tome II**

**Zeitschrift für die Kunde
des indischen Alterthums**

par

Dr. Albrecht Weber

**Professeur de sanskrit à l'Université de Berlin
avec la collaboration d'autres chercheurs**

Traduit de l'allemand par Gilles Schaufelberger

Chapitre II, 1
**Analyse de l'Upanishad contenue dans la
traduction d'Anquetil-Dupeyron**
par l'auteur, 1-111

Chapitre II, 2
Le récit de Ś unahṣepa
par R. Roth, 111-128

Chapitre II, 3
**Les recherches de R. Fiederich sur la langue des
Kawi et sur la littérature Sanskrite et Kawi sur
l'île de Bali**
par l'auteur, 124-149

Chapitre II, 4
Pour répondre à Mr. Höfer
par l'auteur, 149-155

Chapitre II, 5
**Correspondance de Calcutta,
Breslau, Petersburg**
156-160

Chapitre II, 6
**Les informations grecques sur l'Homère indien,
avec des aphorismes sur les influences grecques et
chrétiennes en Inde**
par l'auteur, 161-169

Chez Elien, XII, 48 « Des poèmes d'Homère » il est dit que: « Ὅτι Ἴνδοι τῆ παρά σφισιν ἐπιχωρίῳ φωνῇ τὰ Ὀμήρου μεταγράψαντες ἄδουσιν οὐ μόνοι ἀλλὰ καὶ οἱ Περσῶν βασιλεῖς, εἴ τι χρῆ πιστεύειν τοῖς ὑπὲρ τούτων¹ ἱστοροῦσι; Les Indiens chantent les vers d'Homère, traduits dans la langue de leur pays. Ils ne sont pas les seuls : on en dit autant des rois de Perse, si toutefois on peut en croire ceux qui l'ont écrit ». Comme le remarque Perizonius dans son édition d'Elie, ces mots correspondent à un passage du rhéteur Dion Chrysostome (de Pruse en Bithynie, époque de Trajan) dans son discours *Sur Homère*, orat. 53 – II, 277, ed. Riske ; II 636, ed. Emperius – dans lequel il parle abondamment de la traduction indienne d'Homère. Elie ajoute à cela² que (non seulement les Indiens ont traduit Homère, mais aussi) le roi des Perses (qui l'aurait fait traduire). Écoutons maintenant Dion Chrysostome lui-même : « ὥστε μὴ μόνον τοὺς ὁμογλώττους καὶ ὁμοφώνους τοσοῦτον ἤδη κατέχειν χρόνον, ἀλλὰ καὶ τῶν βαρβάρων πολλοὺς· καὶ τοὺς μὲν διγλώττους καὶ μιγάδας σφόδρα ἐμπείρους εἶναι τῶν ἐπῶν αὐτοῦ, πολλὰ τῶν ἄλλων ἀγνοοῦντας τῶν Ἑλληνικῶν, ἐνίους δὲ καὶ τῶν σφόδρα μακρὰν διωκισμένων· ὅποτε καὶ παρ' Ἴνδοις φασιν ἄδεσθαι τὴν Ὀμήρου ποίησιν, μεταλαβόντων αὐτὴν εἰς τὴν σφετέραν διάλεκτόν τε καὶ φωνήν. (53,7) ὥστε καὶ Ἴνδοι τῶν μὲν ἄστρον τῶν παρ' ἡμῖν πολλῶν εἰσιν ἀθέατοι· τὰς γὰρ ἄρκτους οὐ φασὶ φαίνεσθαι παρ' αὐτοῖς· τῶν δὲ Πριάμου παθημάτων καὶ τῶν Ἀνδρομάχης καὶ Ἑκάβης θρήνων καὶ ὄδυρμῶν καὶ τῆς Ἀχιλλέως τε καὶ Ἑκτορος ἀνδρείας οὐκ ἀπείρως ἔχουσιν. τοσοῦτον ἴσχυσεν ἐνὸς ἀνδρὸς μουσική· » c'est à dire :

¹ scil. des Perses, et non pas des *πραγματων*. Perizonius écrit : « qui de his populis scribent : nec dubito quia respexerit Ctesiam, forte et Dinonem ; », probablement plutôt le dernier, car Athenée, en 14, 8, note dans les *Persiques* que les anciennes coutumes de chanter les exploits des héros valaient aussi pour les barbares ; Elie a peut-être mal compris ce passage, qu'il ait eu devant lui le texte de Dinon lui-même, qu'il cite par exemple en 7, 1, ou seulement celui d'Athenée, qui mourut quelques années avant lui. Dinon vivait à l'époque de Philippe de Macédoine, et Cornelius Nepos lui fait la réputation d'être particulièrement fiable.

² Bohlen, *Indes II*, 399, dit étrangement « il en est ainsi chez Elie, embelli par Chrysostome ». Mais Elie a vécu environ 130 années après Dion Chrysostome ! Bohlen a sans doute confondu celui-ci avec Kirchengater. De plus Bohlen ne cite pas exactement ce passage d'Elie, et laisse de côté les mots οὐ μόνοι jusqu'à βασιλεῖς, ce qui lui fait perdre tout son sel.

« Les Hellènes n'étaient pas les seuls à tenir Homère en haute estime, mais aussi des barbares, aussi bien des peuples qui comprenaient le grec et connaissaient intimement sa poésie, sans connaître rien d'autre des Grecs, que d'autres peuples qui habitaient très loin d'eux ; car, même chez les Indiens, dit-on, la poésie d'Homère est chantée car ils (gén. abs.) l'ont traduite dans leurs propres dialectes et langues. Ainsi les Indiens, même s'ils ne voient pas nombre de nos étoiles –la Grande Ourse est invisible chez eux, dit-on – sont familiers avec la douleur de Priam, les plaintes d'Andromaque et d'Hécube, les exploits d'Achille et d'Hector ».

Il va de soi qu'il ne faut pas prendre au mot cette information et penser vraiment qu'il y ait eu une traduction indienne d'Homère ; il faut le prendre bien plus comme un témoignage du fait que les Indiens comme les Grecs possédaient une poésie épique à la manière des chants homériques (et particulièrement de l'Iliade). On peut en tout cas se demander si nous pouvons trouver parmi cette poésie indienne, vu son contenu spécifique³, un poème qui traite du même sujet, que ce soit le *Mahâ-Bhârata* ou le *Râmâyana*. Car ce que le Grec entendait dire de la douleur de Daçaratha pouvait parfaitement lui rappeler celle de Priam, comme ce qu'il entendait dire de la douleur de Dhritarâshtra ; de même pour les plaintes des femmes (antahpurastrivilâpa, mandodarivilâpa, *Râm.*, VI, 94-95 et strîpralâpa, *Mahâbhârata.*, XI) ; pour les exploits d'Achille et d'Hector, on peut trouver également des analogies frappantes, aussi bien dans le *Râmâyana* que dans le *Mahâbhârata*. Cependant, on ne peut pas nier que dans chaque cas, la balance penche en faveur du récit du *Mahâbhârata* ; Dhritarâshtra correspond certes bien mieux à Priam que Dasharatha, car son fils a réellement été tué, alors que le fils de ce dernier a été vainqueur. Les plaintes qu'émettent dans le *Mahâbhârata* les mères et les femmes de Suyodhana etc, correspondent mieux aux plaintes d'Andromaque et d'Hécube que celles que poussent dans le *Râmâyana* les femmes des géants tués par le fils de Dasharatha. Il est également plus juste d'apercevoir Suyodhana en Hector, car les plaintes de son père, de sa mère et de son épouse s'appliquent également à lui, plutôt qu'en Ravana dont les parents ne sont jamais évoqués et sur lequel seule son épouse se lamente. Si l'on ne peut pas nier, cependant que l'expédition vers la lointaine Lankâ et le siège de la ville dans le *Râmâyana* présentent une plus grande analogie avec l'expédition vers la lointaine Troie et avec le siège de la ville que le combat entre des peuples voisins, les Kuru et les Pâncâla, sur un champ de bataille ouvert dans le *Mahâbhârata*, il me semble toutefois que le silence, presque inexplicable autrement, sur une ressemblance si évidente est une preuve que sous « Homère indien », nous devons comprendre un poème sur la légende du *Mahâbhârata* et non pas sur celle du *Râmâyana*.

Mais d'où vient cette information rapportée par Dion Chrysostome, c'est une autre question ? Vient-elle encore de Ctésias ? Ou bien de l'expédition d'Alexandre (comme le croit Bohlen) ? Ou bien du temps des rois greco-bactriens ? Ou bien de la période du commerce florissant d'Alexandrie avec l'Inde, du temps des Césars ? Ces différentes possibilités représentent une période de plus de quatre cents ans. La réponse à cette question dépend d'abord de savoir si l'on trouve peut-être la même information chez des auteurs antérieurs à Dion Chrysostome ? Si c'est n'est pas le cas, et cela semble vérifié (même Fabricius, dans sa *Bibliothèque grecque*, I, 434, n'évoque aucun passage ultérieur), cela est déjà, dès le départ, une preuve solide contre les trois premières possibilités évoquées. Si Ctésias, Néarque, Mégasthène, et alia, avaient fait allusion de quelque manière à l'Homère indien, il serait très frappant que Pline, par exemple, n'ait pas mentionné un fait aussi important. Ainsi, nous sommes ramenés dès le début à la quatrième hypothèse, qui fait venir l'information de Dion « de la période du commerce

³ Ils sont si particuliers qu'on ne peut en aucun cas penser qu'ils puissent être un embellissement rhétorique de la simple information donnée par Dion Chrysostome de l'existence d'un Homère indien, comme Bohlen *ocit.*, l'a admis.

florissant d'Alexandrie avec l'Inde, du temps des Césars ». Cette hypothèse devient une certitude incontournable quand nous regardons de plus près les mots suivants, dans le passage de Dion Chrysostome : « ὥστε καὶ Ἰνδοὶ τῶν μὲν ἄστρον τῶν παρ' ἡμῖν πολλῶν εἰσιν ἀθέατοι· τὰς γὰρ ἄρκτους οὐ φασι φαίνεσθαι παρ' αὐτοῖς, Ainsi les Indiens, même s'ils ne voient pas nombre de nos étoiles – la Grande Ourse est invisible chez eux, dit-on » Ils ne prennent tout leur sens que si on les considère comme une information nautique du sud de l'Inde ; car c'est là que la position des étoiles par rapport à la Grèce est si différente que les marins grecs devaient penser au début qu'il ne s'agissait pas des mêmes étoiles. Il ne les trouvaient plus à l'endroit où ils étaient habitués à les voir et ne pouvaient plus se diriger sur elles. Tandis qu'ils avaient vu jusque ici l'Ourse à 65 degrés environ au dessus de l'horizon, elle s'en trouvait maintenant à 35 degrés, et tandis que cette constellation n'était pour eux jamais passée en dessous de l'horizon, elle disparaissait maintenant une partie de la nuit. Il ne faut pas s'étonner alors, s'ils pensaient qu'il ne s'agissait pas de la même constellation.

De plus, cette information ne peut avoir été connue de manière générale qu'après Pline, et même si ce n'était que peu après, car sinon, il aurait difficilement pu l'ignorer ; elle date donc de l'époque du *Périple*, soit donnée par l'auteur même de cette œuvre, qui avait sûrement ramené d'autres informations, et pas seulement celle-ci, et les avait mises dans cet ouvrage purement mercantile, soit par ses disciples ou ses successeurs immédiats.

Nous avons donc le résultat suivant : dans la seconde moitié du premier siècle après J.-C., les Indiens, particulièrement dans la partie la plus au sud de l'Inde, possédaient un poème à la manière d'Homère qui traitait de la même légende que celle qui est traitée dans le *Mahâbhârata* : d'après la nature des sujets, ce poème est visiblement la base du *Mahâbhârata* lui-même, à partir de laquelle celui-ci s'est développé peu à peu jusqu'à son imposant volume actuel.

Je ne peux pas m'empêcher d'ajouter ici encore quelques remarques. Si j'ai désigné comme évidemment erronée la conception grecque selon laquelle les Indiens auraient traduit Homère, je ne peux pas me cacher la possibilité que la formation et la rédaction de chants héroïques en une masse compacte, une épopée, ait pu, en partie, résulter d'une connaissance de l'épopée grecque, comme on ne doit pas non plus se cacher la même possibilité à propos des drames indiens. Il ne faut pas non plus trop minimiser l'influence grecque sur l'Inde, et, vice versa, l'influence indienne sur l'évolution des grecs. Tout à fait indépendamment de la question encore controversée et se rapportant à une époque bien antérieure, de l'influence de la philosophie indienne sur la formation de la philosophie grecque, le commerce de la Grèce avec l'Inde, depuis l'époque du *Périple*, avait pris un essor considérable qui ne s'était pas limité à des buts mercantiles, mais s'était étendu également à des aspects scientifiques et religieux. J'ai montré plus haut, I, 400, dans une légende du *Mahâbhârata*, que des brahmanes à Alexandrie se souvenaient avoir connu le culte du Christ, et que, rentrés chez eux, ils l'avaient reporté sur Krishna, un de leurs héros, ou sage, tandis que de leur côté, et cela est admis depuis longtemps, ils avaient, soit produit, soit réclamé, le développement de l'enseignement gnostique. Que l'astronomie indienne repose principalement sur l'autorité de Yavana et de Yavanâchârya, nous le savons depuis longtemps : même les noms grecs des planètes donnés par Varâhamihira, et la manière de désigner les sept jours de la semaine⁴, encore en vigueur maintenant dans l'Inde, est la même, en nom et en ordre, que celle des grecs. De plus, on a longtemps douté, mais cela est maintenant sûr, que les Indiens ont emprunté le zodiaque aux grecs. Tout récemment, Reinaud in *Mémoire sur l'Inde*, 332, a trouvé dans Albîrûnî l'information qu'une des cinq œuvres indiennes principales sur l'astronomie,

⁴ À l'origine, les Indiens désignaient les jours (tithi) en donnant leur numéro d'ordre dans les deux moitiés du mois lunaire, la quinzaine claire et la quinzaine sombre.

le *Pauliça-Siddhânta*, avait été rédigée, (ou même directement traduite ?) d'après l'œuvre d'un grec, Paulus al Yûnânî (Paulus Alexandrinus ?). La vive activité intellectuelle que nous devons bien constater dans les premiers siècles de notre ère à Οξηνη ?? (Oxiane ?) etc... est sans aucun doute due à l'influence grecque, en partie directement par l'exemple et l'enseignement, en partie indirectement, par suite de l'opulence introduite par le commerce avec Alexandrie. Et que les Indiens reconnaissent parfaitement la supériorité grecque dans les sciences, cela ressort suffisamment des remarques d'Albîrûnî reprises en note par Reinaud, 233. D'autre part, on ne peut pas, après les recherches faites sur ce sujet par H. H. Wilson, *Asian Research*, 17, 607-620, (contrairement à l'information dont nous sommes partis), écarter la possibilité que Nonnus d'Alexandrie (5ème siècle), lors de la composition de son *Dionysiaca*, ait eu une connaissance *directe* de l'épopée indienne, soit par transmission orale, soit par des hôtes indiens ; et si, plus tôt déjà, les fables et contes indiens n'avaient pas trouvé leur chemin d'Alexandrie à l'Occident, à travers Kalila wa Dimna, etc. Dans les époques postérieures, s'il faut traiter ce point également, les relations entre l'Inde et les pays chrétiens de l'ouest ne sont pas à négliger. D'une part, des missionnaires bouddhistes peuvent être venus à plusieurs reprises en Syrie et en Perse, puisqu'on impute la secte des Manichéens à leur influence ; et, au vu des ressemblances plus que frappantes entre les rites bouddhiques et catholiques, qui ont visiblement donné naissance plus tard à la légende du roi Jean, on ne peut simplement écarter la question de savoir si et de quel côté des emprunts ont pu avoir lieu, mais il serait nécessaire de mener des études plus poussées. Mais d'autre part, un grand nombre de missionnaires chrétiens sont venus en Inde, soit par mer – et l'on peut trouver encore actuellement des traces de leur activité chez les chrétiens se réclamant de Saint Thomas sur la côte de Malabar – soit aussi par le nord, où ils se sont naturellement limités d'abord dans les parties nord ouest de l'Inde ; si nous n'y trouvons pas de colonies chrétiennes, la raison en est partiellement qu'elles ont servi constamment de point d'appui pour des envahisseurs étrangers, partiellement aussi, et c'est la raison principale, que leur lien avec leur pays d'origine était totalement coupé et qu'ils ne pouvaient s'y procurer ni ressources intellectuelles nouvelles, ni aucune aide ; il en était allé tout autrement avec les chrétiens du Malabar, ce qui leur avait permis de se maintenir. Bien qu'il soit impensable a priori que des colonies chrétiennes aient pu se maintenir dans la partie nord ouest de l'Inde, j'ai montré ci dessus, I, 421, à partir d'une légende rapportée par H. H. Wilson, *Asian Research*, 17, 187, qu'existait un souvenir du fait que cinq chrétiens, ou plutôt une mission de cinq prêtres chrétiens, s'était établie dans l'Himâlaya et y avait prêché le monothéisme. Soit qu'il s'agisse d'un accommodement de leur part, soit, ce qui est plus vraisemblable, que leurs auditeurs indiens aient modelé leur enseignement d'après leurs propres concepts, ce qui avait été évidemment le cas pour Krishna – bref, cette mission chrétienne fut comprise par les Shivaites comme une révélation de Shiva lui-même, qui proclamait sa supériorité sur tous les autres dieux.

Dans son remarquable traité sur les sectes indiennes, H. H. Wilson, *Asian Research*, 16 et 17, a fait remarquer que la plupart des sectes indiennes doivent leur origine à un mélange de concepts religieux islamiques et indiens ; mais je suis remonté bien plus tôt et j'ai déjà supposé plus haut, I, 423, que les caractéristiques de l'ensemble des sectes indiennes⁵, pour autant qu'elles se fondent sur le culte exclusif d'un seul dieu personnellement choisi, doivent leur naissance à des influences chrétiennes, qui se sont répandues essentiellement à partir d'Alexandrie, comme semble le prouver, au moins pour le culte de Krishna, les légendes du *Mahâbhârata* citées plus haut

⁵ À mon avis, toute la doctrine des avatars est une reprise du dogme chrétien de l'incarnation divine et son origine peut toujours lui être rattachée. – Quand J. Bentley, dans son « *Historical view of the Hindu Astronomy* », Londres 1825, 112-113, exprime sur ce sujet une opinion similaire, c'est cependant pour de toutes autres raisons. Aussi libre soit-il des préjugés actuels contre les anciens écrits indiens, et aussi souvent juste soit son jugement sur eux, il lui manquait cependant d'avoir une vue sur la critique actuelle, particulièrement depuis que l'idée de « forgeries und impositions » était devenue chez lui une idée fixe.

Chapitre II, 7
**Analyse de l'Upanishad contenue dans la
traduction d'Anquetil du Perron**
par l'auteur, pp. 170-230

Chapitre II, 8
Histoire de l'astronomie indienne
par l'auteur, pp. 256-287

Remarque préliminaire

De même que, selon les connaissances du moment, l'âge de ce que l'on connaît jusqu'ici de la littérature indienne a été considérablement surévalué, surtout à cause des idées bizarres d'A. W. von Schlegel, de même, en particulier, celui de l'astronomie indienne, malgré les recherches de Colebrooke, prudentes ici aussi, comme toujours. Des voix puissantes s'élevèrent bientôt contre cette vision, comme celles de Bentley, Stuhr et Holtzmann, mais elles furent marginalisées et moquées ; après les *Informations sur Albîrûnî* de Reinaud⁶, il n'y a plus aucun doute que l'astronomie indienne, comme science, doit être considérée comme la fille de l'astronomie grecque.

Dans une première période, les Indiens se sont, très tôt, beaucoup occupé d'astronomie, comme le montrent les passages que j'ai cités plus haut , I, 86, 100, 155, 267, de Vâjasaneyi Samhitâ, XXX (Taitt. Br. III) et de la Chândogyopanishad, et le seul fait que l'année védique soit une année solaire de 360 jours et non pas une année lunaire, laisse conclure à une observation soigneuse de la course du soleil ; d'autre part, on ne peut en conclure que ces calculs résultent de l'aspect du ciel nocturne, ils peuvent avoir été plutôt mesurés « d'après l'apparition de jours plus courts et plus longs » (Stuhr, 55) ; à cette époque, l'observation et l'appréciation des étoiles se limitait exclusivement à un petit nombre d'étoiles fixes⁷, en particulier aux vingt-sept ou vingt-huit mansions

⁶ J. Bentley in *Asian Research*, VI, VIII ; P.F. Stuhr, *Untersuchungen über die Ursprünglichkeit der Sternkunde bei den Indern*, Berlin 1831, (15 sq. principalement sur Bentley) ; A. Holtzmann, *Über den griechischen Ursprung des indischen Thierkreises*, Karlsruhe 1841 (un petit ouvrage hautement significatif) ; Reinaud, *Mémoire sur l'Inde*, Paris 1849. – Malheureusement nous n'avons toujours pas reçu depuis 1843 le texte arabe d'Albîrûnî utilisé par Reinaud, qu'il nous avait pourtant promis. La date de ce texte, AD 1031, semble tout à fait certaine d'après le *Journal Asiatique*, 1844 IV, 250, 279, 286, 287, 289, mais les informations données semblent d'une part tellement contradictoires avec les données indiennes, par exemple sous 252n, d'autre part si importantes, que nous ne pouvons que réclamer que nous soit fourni d'urgence ce texte.

⁷ Les noms habituels donnés plus tard (par Varâha Mihira in *Vrihatsamhitâ*) aux étoiles de la constellation des sept rishi sont en fait encore plus récents, car les anciens sept rishi portaient réellement des noms totalement différents, et certains de ces noms (Pulaha, Pulatsya, Kratu) étaient totalement inconnus dans les temps anciens ; à l'origine, Vishvâmitra en avait fait partie, car la légende le met en relation avec le çunahçepa, c'est-à-dire avec le κυνοσοῦρα, identique au moins en ce qui concerne la

lunaires et à la lune⁸ elle-même, et cela uniquement pour des buts astrologiques. Si le culte des mansions lunaires sur lequel le passage du Taitt. Br. III, traduit plus haut en I, 90, donne des renseignements précis, ne s'est pas complètement perdu, car il a été conservé dans le rituel védique où elles apparaissent encore dans leur ancien ordre, il n'est plus qu'un pur objet de cérémoniel védique. Les planètes prennent vie – et je considère cela comme une deuxième période de l'astronomie indienne – d'abord en fonction des positions lunaires, puis par leur place. Je crois que l'on peut trouver leur mention la plus ancienne dans le passage cité ci-dessous en note du Taitt. Ârany. I, 7⁹, où il n'est pas encore question d'un culte qui leur serait rendu. On les trouve pour la première fois chez Yâjnavalkya (pas encore chez Manu), et il y en a neuf chez lui (I, 294 sq) puisque Râhu et Ketu, tête et queue du dragon, s'ajoutent aux sept autres. Ce chiffre de neuf d'une part, les noms des planètes d'autre part, montrent que leur découverte a bien été faite par les Indiens eux-mêmes. Leurs noms sont quelque fois peu clairs, mais cependant typiquement indiens. Mars s'appelle bhauma, « fils de la terre », un nom qui était resté jusqu'ici complètement incompréhensible, car ce n'est que depuis peu que nous connaissons à Bali un *Bhaumakâvyam* en Kavi, voir plus haut, I, 141, qui traite d'un géant Bhauma ; mais nous n'en avons trouvé aucune trace dans les textes indiens. Quand Mercure est appelé somaputra, « fils de la lune », on ne sait pas de façon certaine d'où cela vient, car s'il apparaît bien (sous le nom de Budha, celui qui comprend) dans les récits indiens, voir plus haut, I, 170, il ne joue nulle part un rôle assez important pour mériter une telle place. Il en va autrement pour Jupiter, le Brihaspati fils d'Angiras, et pour Vénus, l'Uçanas Kâvya, fils de Bhrigu, qui appartiennent tous deux aux plus anciennes lignées et jouissent dans les légendes d'une grande influence, l'un comme précepteur des dieux, l'autre comme précepteur des démons (voir 90), et par là, sont parfaitement aptes à la dignité de planète. Un autre nom de Vénus, çukra, la brillante, est visiblement emprunté à la brillance de l'étoile, comme lohita, la rouge, désigne Mars. La seule planète qui porte un nom astronomique est Saturne, Çanaïçcara, « celle qui se déplace lentement ». Sur Râhu, voir plus haut I, 272. Pour Ketu (drapeau ?), je n'ai pas d'explication valable ; est-ce que la pointe du drapeau signifierait la queue du dragon ? Le terme graha, « le saisisseur », par lequel les planètes sont désignées, me semble particulièrement relever de l'astrologie¹⁰.

8

signification du mot. Je tiens le mythe du çunaçepa « queue de chien », pour un mythe astronomique, car il sera plus tard en relation directe avec la légende de Triçanku, c'est à dire « la croix », voir Roth 121 sq.

⁸ Le nom de la lune signifie « celle qui mesure le temps », voir plus haut, I, 194. Ses différentes phases ont été directement personnifiées dans les chants du Rik en déesses secondaires, dont il ne sera plus question dans le cérémoniel védique, voir plus haut, I, 39. Un développement ultérieur de ces observations, qui appartient également à cette première période, à son origine même, et qui, comme les noms de quelques étoiles fixes remonte peut-être encore aux temps reculés de l'indo-germanique, est l'idée *des quatre yuga*, voir plus haut I, 283-286. – Dans le Rik, où les étoiles sont encore évoquées très parcimonieusement, les 28 naxatra semblent ne pas apparaître, si toutefois le Vâjasaneti Samhitâ, IX, 7, n'est pas emprunté au Rik, voir plus haut I, 89, où elles sont seulement 27. Le nom du sixième naxatra, Tishya, se trouve dans le Rik M., 54, 13, mais est attribué au soleil par Sâyana. – Le plus ancien décompte des naxatra est celui de la Taittirîya Samhitâ, IV, 4, 10 (à savoir seulement 27).

⁹ *sapta çirshanyâh prânâh sûryâ ity âcârâyâh | "apaçyam aham etânt sapta sûryân" iti | – teshâm eshâ bhavati: sapta sûryâ divam anu pravishatah – iti | "sapta rtvijah sûryâ ity âcârâyâh, teshâm eshâ bhavati: sapta disho nânâ sûryâh sapta hotâra rtvijah | devâ âdityâ ye sapta tebhîh somâbhiraxana (?) iti."* Je n'ai malheureusement pas copié entièrement ce passage, et ne puis donc juger de sa pertinence. Puisse la Taitt. Ârany. trouver bientôt un éditeur !

¹⁰ On a donné plus tard à ces neuf « graha » une très nombreuse famille, dénombrée par exemple dans le 52^{ème} Atharvaparîçishâ. On a désigné sous le nom de « graha » pratiquement toutes les mauvaises influences, particulièrement les maladies, surtout celles des enfants (bâlagraha). La racine grah- semble avoir été employée très tôt pour désigner « la possession ».

Yâjñavalkya affine, en plus du culte des planètes qui atteindra plus tard son point culminant dans le cérémoniel des Purâna, aussi (I, 267) celui des naxatra, encore présent, qu'il donne encore dans leur ordre ancien. Si cet ordre ne résultait pas du fait qu'il s'en tenait au rituel védique des grîhya, on pourrait en conclure que ce nouvel ordre, tel qu'il a été transmis aux arabes vers 800 après J.-C., et comme on le trouve aussi dans l'*Amarakosha*, n'existait pas encore, mais a été introduit seulement après que sont parvenus des calculs plus précis obtenus par l'entremise des astronomes grecs¹¹.

Cette dernière transmission, la grecque, caractérise aussi la troisième période de l'astronomie indienne, et est spécialement marquée par la prise en compte par les Indiens des signes du zodiaque. Holzmann a réduit à néant de façon irréfutable les preuves données par Schlegel de la découverte des signes du zodiaque par les Indiens. Ils ne sont évoqués ni par Manu, encore moins par Yâjñavalkya, et les passages du Râmâyana (I, 19; II, 15, dans l'édition de Schlegel), dans lesquels il a pensé les trouver (comme le mrigarâja (Lion ♌), dans le Vikramorvaçi de Kâlidâsa¹², ed. Bollensen, 70) sont, au contraire, une preuve de plus d'une rédaction autrement plus tardive du Râmâyana lui-même, (par rapport au Vikramorvaçi), au moins dans cette recension. Dans le *Mahâbhârata*. on peut bien trouver maint passages où les signes du Zodiaque sont nommés, bien que je n'en aie aucun sous la main¹³ ; pourtant cela serait dû au caractère encyclopédique de l'œuvre, et ne donnerait aucune indication sur leur âge. Il nous reste cependant encore un passage qu'on pourrait citer à ce propos¹⁴. Colebrooke, I, 202, mentionne, en effet, un passage de Baudhâyana, où sont nommés mina (Poissons ♉), mesha (Bélier ♈) et vṛishabha (Taureau ♉). De plus, il faut remarquer que Colebrook ne cite pas ces passages par lui-même, mais à partir des scholiastes d'un ouvrage d'astronomie. Il est possible qu'ici se soit glissé un quid pro quo, car les scholiastes sont fréquemment coupables de fausses citations. En tout cas, on se demande de quel passage de Baudhâyana cette citation peut provenir : difficilement du çrautsûtra, en aucun cas, pourrais-je même dire ; alors du grîhyasûtra ? Cependant, si c'était le cas, ce fait perdrait considérablement de son importance, car il est bien connu que les grîhyasûtra sont assez tardifs (quoique presque toujours antérieurs à Manu et Yâjñavalkya), et riches en interpolations. Mais cela ne me semble pas très vraisemblable et je croirais plutôt que cette citation, si elle est vraiment de Baudhâyana, est tirée du dharmasâstra ou de quelque autre texte portant ce nom, ou même d'un texte astronomique. – Quant au nom plutôt obscur de râçi avec lequel sont désignés les signes du zodiaque (Haufer, Masse, et *Rik asht.*, IV, 8, 21, 3, *vasoh râçih*), il se trouve déjà dans

¹¹ Si nous posons le fait que ce nouvel ordre des naxatra, celui qui commence par Âçvini, date d'environ 400 après J.-C., peu après Âryabhatta*, et qu'il s'appuie sur des observations plus justes, nous aurions pour le 26^{ème}, à partir duquel le ciel des naxatra avait été déplacé par rapport à l'ordre ancien, au moment où cet ancien ordre était correct, la somme de 72 (années par degré) x 26 = 1872 avant J.-C. Entre cette date et 536 avant J.-C., où l'ordre aurait dû commencer avec Bharanî, a probablement eu lieu l'observation qui plaçait les Krittikâs en tête.

* S'il n'est pas dû à Varâ Mihira, environ 500 après J.-C. ; voir Reinaud, 337. D'après Colebr. II, 327, on le date peu avant Brahmagupta, qui était postérieur à Albirûni, 664 après J.-C. Mais cela semble trop tardif, car déjà dans la Brihajjâtaka de Varâha Mihira on trouvait ce nouvel ordre.

¹² Qui voudrait, d'après l'introduction d'Holtzmann, *ocit.*, 19-22, placer Vikarmâditya au premier siècle après J.-C., le ferait à ses risques et péril. Mais, indépendamment de cela, qu'il soit impossible que l'œuvre de Kâlidâsa remonte à une période si reculée, j'en ai donné mes raisons plus haut, 148.

¹³ Les mentions d'autres étoiles dont je dispose sont les suivantes : I, 6960 (çîçumâraçiras) ; 5376, 8045 (un naxatra) ; 5331 (Mars, v. aussi Mâlavikâga. 42, 15 ; Vikramorv. v. 142). Les târakâmaya, târânâm sampâta, târânâm pâtanam (et naxatrânâm paryaya, XII 1134) souvent évoqués (voir I, 4096 ; II, 939, 1034 ; III, Arj. Sam. 6, 24) sont-ils en relation avec les ouvrages astrologiques qui traitent du grahayuddham ? Ou bien ne résultent-ils que du phénomène des étoiles filantes (voir plus haut, I, 41) ?

¹⁴ La mention de Yayus v. 5 dans le Jyotisham, pour être complet, est bien entendu dépourvue de toute autorité. – Sur les passages de la Maitrâyanî Up., voir plus haut I, 278-279.

son sens astronomique – ou arithmétique ? – dans la Chândogyop., voir plus haut, I, 267, en tout cas, d'après le contexte, absolument pas dans le sens de « signe du zodiaque ».

Les astronomes indiens eux-mêmes disent généralement que les Yavana ont été leurs maîtres : et même si les les mansions lunaires et les planètes avaient été observés depuis longtemps¹⁵ par les astronomes indiens et utilisés à des buts astrologiques¹⁶. Le traitement scientifique de l'astronomie, qui s'appuie sur le zodiaque, sur le partage du ciel en degrés (ou en grades), sur le mouvement des points vernaux, n'a été découvert par eux que sous l'influence grecque. Si hardie que puisse paraître cette explication à première vue, je suis fermement persuadé que celui que les Indiens considèrent comme le premier qui a fait connaître la science des étoiles, à partir du soleil lui-même, à savoir l'asura Maya, n'est autre que – Ptolémée ! Nous savons, par les inscriptions de Kapur di Giri (in Wilson, 73), que les Indiens traduisent le nom de Ptolémée par Tura-Maya. N'est-il pas frappant que ce nom leur rappelle leur asura Maya, qu'ils connaissaient déjà comme sculpteur et architecte, au point qu'ils aient identifié celui-ci avec Ptolémée, comme ils avaient remplacé de la même manière le Christ par leur Krishna ? Oui, mais je vais encore plus loin et ne rejette pas la possibilité que l'asura Maya lui-même ne doive peut-être son origine à Tura-Maya : le passage III, 5, du *Mahâbhârata*., d'après la version que j'en ai, n'est pas une preuve contre cette hypothèse : qu'il nous faille souvent entendre des peuplades étrangères sous la désignation de Dâna ou de Asura, je n'ai pas besoin de le prouver, il suffit de se rappeler les Kilâtâkuli ou Râvana. Le renseignement donné par Whish que Maya était né dans un pays mleccha, à Romaka, s'appuie vraiment sur une tradition, et n'est pas seulement, comme le pense Lassen, une fausse interprétation de ce que disait Wilford, à savoir que Sûrya aurait invité Maya à Romakanagara, où ce dernier aurait dévoilé le Sûryasiddhânta¹⁷.

Les Indiens sont, à leur tour, devenus les maîtres des Arabes, qui ont reçu d'eux les mansions lunaires dans leur nouvel ordre, commençant par Âshvinî, et cela vraisemblablement avant qu'ils puissent avoir accès eux-mêmes aux sources grecques : en effet, il faut mentionner ici Ardubarius (Arjabahr, Âryabhata), comme le nommaient le plus souvent les Indiens, et avant tout l'introduction de la tête et de la queue du Dragon au nombre des planètes (v. Ideler, *op. cit.*, 36-37) ; tout cela se trouve dans les textes astrologiques et astronomiques du moyen âge, qui proviennent de nouveau de sources arabes. Tout à fait de la même manière, ils ont d'abord appris le système de Ptolémée d'écrivains arabes, pour aller directement plus tard directement aux sources originales, comme l'avaient fait les Arabes.

Dans les époques plus récentes, enfin – et je considère cela comme la quatrième période – les Arabes, visiblement sous l'influence des souverains musulmans, sont

¹⁵ Ce que Ideler dit de l'astronomie des Ptolémée dans ses « *Untersuchungen über die Ursprung und die Bedeutung des Sternnamen* », XXIX, semble convenir ici ; mais voir particulièrement Stuhr, *op. cit.*, 54 sq.

¹⁶ Le passage de Vâj. S., 30, 10, cité plus haut en I, 100, pourrait aussi être interprété comme relevant de questions astrologiques ; mais cela ne serait pas exact : les commentaires le rapportent, à juste titre, aux disputations habituelles (brahmodyam).

¹⁷ Si les vers du Sûryasiddhânta concernant ce point, tels que les donne Wilford, sont eux-mêmes une interpolation – on ne les trouve pas en effet dans les principaux mss – et aussi douteuses que soient les prétentions des ouvrages qui renvoient maintenant ce titre à une certaine ancienneté* et à l'authenticité (voir Bentley, *As. Res.* VI, VIII ; Colebr. II, 391), il est au moins exact que dans les vers d'introduction, l'asura Maya dit qu'il les aurait reçu directement du soleil.

* Guérin tire de la position des étoiles décrite dans le huitième chapitre la conclusion étrange que l'ouvrage daterait de 345 après J.-C. ! Que ses calculs soient justes ou non, il en résulterait que cet ouvrage ne pourrait pas être plus ancien, ce qui n'a pas besoin d'être prouvé. Reinaud, 327, s'appuie aussi sur Davis et situe le S. S. « dans les premiers siècles de notre ère » !!

redevenus les maîtres des Indiens et cela a donné un nouveau souffle à une astronomie, fondée sur les précurseurs arabes (v. Colebr., II, 372). Le but des pages suivantes est de prouver cela de plus près.

L'ouvrage d'où j'ai principalement tiré mes informations, est un nouveau manuscrit, très beau mais souvent erroné, de la collection de Chambers, n° 184, qui contient 226 folios du *Hâyanaratna*¹⁸ (Perle de l'année), écrit en Samvat 1834 Çâka 1699, c'est-à-dire en 1777. L'auteur de cet ouvrage s'appelle Balabhadra, à ne pas confondre avec ses homonymes plus anciens, l'un cité d'Albîrunî par Reinaud, 335, l'autre par Colebr. II, 390. Notre Balabhadra est originaire d'une famille d'astronomes de la lignée de Bharadvâja, établie à Kânyakubja. Il donne dans l'introduction de son ouvrage des renseignements extrêmement détaillés sur sa famille, et commence par l'arrière grand-père de son arrière grand-père. Celui-ci s'appelait Lâla et avait cinq fils, dont Çrîdevîdâsa qui avait composé un *ñika* (commentaire) pour le *paddhati* (manuel) de Çrîpati. Son fils s'appelait *Laguh Çrîkhemakarnah* (?), et son fils *Nârâyana* était renommé en tant que « *vyâkarane patishthah* ». Le fils de ce dernier s'appelait *Laguh Çrîmanmîçracaturbhujah* et était le père de *Laguh Dâmodarah* qui avait accompli une *vritti* pour Bhâskara. Le fils de Dâmodhara est notre Balabhadra, qui avait un frère, Harirâma, et un fils Jayarâma, auquel on doit un commentaire sur le *grihyasûtra* de Pâraskara. Balabhadra vivait dans un çrîrâjamahila, sous la protection du sâhisujâ, c'est-à-dire du Shah Sujâ, qui devait être un protecteur zélé de l'astronomie, car sur le folio 14b est cité un *mâsapraveshânayanam likhitham* qu'il aurait composé lui-même. Ce Shah Sujâ a été un vice-roi sous Shah Jehan (jusque 1656) ou Aurungzeb (*Avarangasâha* jusqu'en 1717), car d'après le folio 203b, il serait né le troisième jour de la quinzaine sombre de Çrâvana, un samedi, Samvat 1673 Çâka 1538, c'est-à-dire en 1616 à Ajameru (= Ajmer ?, auparavant *Ajamîdha* ?). La date de l'ouvrage lui-même semble être, d'après le folio 206b, Çâka 1577, c'est à dire 1655, bien que ce passage, d'après lequel le Shah n'aurait été âgé alors que de 33 ans, ne me paraisse pas clair. Comme le folio 3a cite le *Todarânanda*, rédigé sur commande de *Todaramalla*, un vice-roi et premier ministre du Shah Akbar Jellâleddin, je dirai que cet ouvrage a été écrit au plus tôt à la fin du 16^{ème} ou au début du 17^{ème} siècle, même s'il n'y avait pas cette indication précise. – Le maître de Balabhadra s'appelle Râma¹⁹ ; il le nomme dès l'introduction, et à plusieurs reprises (toujours avec un torrent d'épithètes honorifiques), v. 11b, 16a, 20a (d'après lequel il aurait composé un *paddhaticintâmani*), 37b (dans lequel l'ouvrage s'appelle *siddhântacintâmani*), 192b, 197a, etc. Un frère aîné de ce Râma est *Cakracudhâmani* qui est également cité comme une autorité dans le folio 11a.

Si le titre de cet ouvrage, « *hâyanaratna* » semble dans sa première partie d'origine arabe – car *hâyana*, dans son sens de « année » rappelle l'arabe *حان* tempus existit : tempum idoneum adfuit Freit., que ce soit pour « *hâyan* » ou « *hâyin* » – cela est confirmé car ce mot apparaît sous ce sens dans *Amarak*. I, 1, 129. Mais l'auteur nous donne lui-même une explication complète de l'influence arabe ; il ne compte pas ses sources seulement dans l'introduction, à savoir *Hillâja*, *Khatta*, *Khuttirya*, *Khindhi*, *Romaka*, mais il y revient immédiatement plus loin : « le traité rédigé en persan par *Yavanâcârya*, un complément du *Jyotiçâstra* (traité astronomique) qui traite des calculs annuels, etc, s'appelle *Tâjikam* : il a été ensuite traduit en sanskrit sous le même nom *Tajikam* par des brahmanes versés dans les langues, *Samarasinha* entre autres : ils ont

¹⁸ On trouve le même ouvrage à Fort Will. sous le n° 262.

¹⁹ Il s'agit ici de Râma, fils d'Ananta, oncle de *Cintâmani*, dont le *muhûrtacintâmani* (rédigé Çâka 1521, c'est-à-dire 1599) se trouve à Oxford, Bodl. Walk. 184 et Chamb. 452. Ce Râma est le frère de *Nîlakantha*, le rédacteur du *samjñâtantra*, et on trouve dans Chamb. 482 un *janmacintâmani* de son fils en 45 adhy., 973 vv.

conservé ce faisant quelques termini technici, comme Ikkavâla entre autres ». Balabhadra entame ensuite une discussion circonstanciée pour savoir si l'étude de ces textes est autorisée, car il est dit expressément dans la smṛiti : « on ne doit pas parler la langue des Yavana, même s'il en va de sa vie ». « Ensuite – ajoute-t'il – Yāvanâcārya a été compté parmi les dix-huit auteurs de traités, sa parole fait donc autorité ; Kacyapa dit en effet : Sūrya, Pitāmaha, Vyâsa, Vasishṭha, Atri, Parâcara, Kaçyapa, Nârada, Garga, Marîci, Manu, Angiras, Lomaça (pour Romaça = Romaka ?), *Pauliça* (= Paulus al Yûni chez Albirûni, peut-être Paulus Alexandrinus), Cyavana, *Yavana*, Bhrigu et Çāunaka – voilà les maîtres du Jyotiḥçâstra²⁰ ». Il existe aussi un Jâtakaçâstram (traité sur les naissances) écrit par Yavanâcārya et traduit en sanskrit sous le titre de Yavanajâtakam²¹, et, de même, on rapporte qu'il aurait composé un tâjikam (ouvrage astronomique) transmis par Brahman lui-même. Romaka dit : « ce qui a été enseigné par Brahman au soleil et à Yavana par le soleil, puis exprimé par Yavana, cela est connu comme le tâjikam » (Balabhadra ajoute, ce qui n'est pas très cohérent : « d'autres maîtres du Tâjika sont donnés dans le Todarânanda, Khattakhatta (!), Romaka, Hillâja, Dishana, Durmukha – voilà les maîtres du Tâjika »). Car on dit (dans le Jîrnatâjika) : « à l'âge kṛita, on utilise le Paitâmaham, au tretâ le Bâdarâyanam, au dvâpara le Gârgîyam et au kali le Tâjikam », et comme Garga le dit clairement (voir Colebr. II, 410 ; Reinaud, 333) : « les Yavana ne sont que des mleccha, mais cet enseignement repose sur eux, ils doivent donc être honorés comme des Rishi, et combien plus par un brahmane connaissant les dieux », ainsi la lecture des traités astronomiques de Yavana n'est visiblement pas interdite aux dvija ; et Ganeçadaivajna dit aussi : « Même si le traité târtîyikam (? de tritîya) a été composé par Turushka, un ennemi des brahmanes, il peut cependant être étudié par eux ; on ne dédaigne pas la fleur de lotus parce qu'elle a grandi dans la fange, ni la perle (mani) parce qu'elle a été prise sur la crête d'un serpent ». À cela s'ajoute une autre raison : Hillâja rapporte en effet que le dieu soleil lui-même, à la suite d'une malédiction de Brahma, Vishnu et Rudra, est né sous la forme de Yavana et a composé le Yavanaçâstram : ainsi son étude convient aussi bien aux brahmanes que celle du Sūryasiddhânta, également révélé par Sūrya. D'autres racontent que, né sous la forme d'un mleccha, dans une ville des Romaka, il aurait reçu cette connaissance d'un Romaka²². Quoiqu'il en soit, il résulte que l'interdiction d'apprendre la langue des Yavana ne s'applique qu'à leur littérature poétique, etc, et non pas à leur astronomie.

Puisse le brahmane orthodoxe apaiser ainsi sa conscience ! Nous importent seuls les faits rapportés. Le Tâjikaçâstram (ou Tâjakaç., au choix) a été traduit du persan (pârasî bhâshâ), cela est le fait de Turushka, le Romaka découle du Yavana. Comme ces deux derniers mots désignent également les Grecs dans les premières périodes de l'astronomie indienne, ils doivent indubitablement désigner les Arabes ; en effet, Yavanâcārya écrit en persan. Mais Perse et Turushka signifient visiblement ici : « Arabe », comme nous le montre en partie ce mot Tâjika lui-même, qui, d'après les remarques du Pr. Fleischer, est à dériver de l'arabe « tâzaya », le nom patronymique de la racine « tay » que les Perses utilisaient principalement pour désigner les Arabes²³ ; en

²⁰ On trouve une liste semblable dans la Nâradasamhita, de la façon suivante :

brahmâcāryo Vasishṭho'trir Manuh Paulastya-Romaçau |
Marîcir Angirâ Vyâso Nâradaḥ Çāunako Bhriguḥ || 3||
Cyavano Yavano Gargah Kaçyapaç ca Parâçarah |
ashtâ daçaita gambirâ jyotiḥçâstrapravartakâḥ ||4||

²¹ cf. Reinaud, 336 : il existe un vriddhayavanajâtakam, Calc. n° 1525 et Bodl. Wils, 427.

²² Ce passage est très détérioré : keçavishnumukhanirgataçâpân mlecchatâdhigatatigmamârice Romakena puri ladhâm (labdham ?) açesham ta(d)dvijâbhir ato 'dh(y)ayanîyam iti | puri Romakapattane yaxayatu (!?) tad eva prameyam|

²³ Il en va de même dans la traduction depuis le Pehivi du Nériosengh par Burnouf, Études sur la langue zend, Paris 1850, 172 (187), ouvrage que m'a amicalement signalé le Prof. Spiegel.

partie aussi parce que les mots cités ci-dessus sont purement arabes, comme nous le verrons, et non pas persans ; de plus les Perses eux-même ont la plupart du temps écrit en arabe sur l'astronomie, et, parmi tous les maîtres du Tâjika cités, il en est au moins un d'un astronome indubitablement arabe : c'est Khindhi, ou, comme il est parfois nommé Khindaka (ff.30b, 33a, 88a, 170a), qui ne peut être autre qu'Alkindi, qui joue un grand rôle dans nos textes astronomiques du moyen âge (spécialement depuis l'édition bâloise d'Albohazen). Qui sont les autres ? Je ne saurais bien sûr le dire. Tandis que dans l'introduction, Khatta est séparé de Khuttîrya, il semble que dans les passages cités du *Todarânanda*, Khattakhatta est considéré comme un seul nom, et là où il apparaît ailleurs (33a, 170a), il se trouve au début de composés avec âdi qui ne permettent de rien conclure. Romaka et le Romakatâjakam²⁴ sont très souvent cités (ff. 27b, 30b, 68ab, 69a, 76a, 150a, 170a (mleccha), 217a), mais le plus souvent de tous Hillâja²⁵ et le Hillâjatâkam (ff. 25a, 28a, 32b, 46a, 67b, etc), dont une traduction en shloka doit avoir existé : un Hillâjatâjakam est également nommé (198a). En ce qui concerne les deux autres maîtres du Tâjika nommés dans le passage ci-dessus de la *Todarânanda*, Durmukha et Dishana, seul le dernier est nommé de nouveau, 82a, 172b (*Dhishano jagâda*), et, d'après 82a (*munthahâphalam samastam Dhishanâcârÿena me gaditam*), il appartiendrait à l'École arabe ; est-ce le même que celui que Çrîpati nomme Udâra *Dhishana*²⁶ ? Son nom, comme celui de Durmukha, est bien indien.

En plus de ces noms, Balabhadra cite encore une masse d'autres auteurs et d'autres ouvrages ; tout d'abord Samarasinha, nommé, comme nous l'avons vu, en tant que premier traducteur du Tâjika ; il est appelé en 14b « tâjakakartrishu rishisthânâbhishiktah ; on semble lui attribuer aussi un manushyajâtakam (48a) ; il a été commenté par Tukajyotirvidah (plural. vener. 41a, 68b, 170a). De plus, il cite très longuement Tejahsinha, Vâmana, Yâdava, Candecvara, comme si toute l'œuvre de Balabhadra n'était qu'une compilation de différents points de vue. Et encore Manittha qui reçoit au folio 39b le surnom de « atiprâcînâcârÿa », c'est-à-dire « très vieux maître » ; on peut peut-être penser que c'est le même que celui que Varâhamihira appelle Manittha (avec un n dental) dans son *Brihajjatâka*, 7, 1 (Chamb. 688b), mais que Bhattotpala dans L. J. 2, 9 et Bhûdhara, Ch. 76, nomment Çrîpati, et que Wish, d'après son manuscrit (Z. f. d. K. des M., IV, 313, 324) nomme Mânindha ; mais là-contre, le fait que dans les shlokas cités de Manittha on trouve des termini technici arabes : ces shlokas ont-ils été insérés sous son nom ? Quand Lassen, *op. cit.*, 332, identifie Mânindha avec le Mândavya nommé là-même, 324, il se trompe ; Mândavya (en tout cas avec *nd* cérébral) est un ancien astronome qui, d'après le folio 10a est aussi nommé dans le *Vasishthasiddhânta*²⁷ ; Mânittha lui-même évoque les *Yâvanâh purânâh*. Et encore, Garga (114b, 220b), Varâha (198a), Bâdarâyana (221a), Brahmagupta-Makaranda²⁸-Miçrâdayah (19a : Miçra seul 27b), Satyâcârÿa (114b : est-ce le même que le Satya du

²⁴ Un exemplaire du Romakasiddhânta se trouve à Oxford à la Bodleiana, coll. Walker, n° 157d ; voir D.M.G. II, 339 (cela semble être un remaniement d'un astrologue arabe)

²⁵ L'homophonie de leurs noms me laisse penser qu'Hillâja est identique à Hazel, très souvent cité ci-dessous ; il suffirait qu'une métathèse des deux dernières syllabes ait eu lieu. La question reste naturellement en suspens.

²⁶ s. Z. d. K. des M., IV, 324-325. Lassen se trompe quand il explique « udâradhishana » par « pas de nom ».

²⁷ Ce dernier dit explicitement « ittham Mândavya samxepâd uktam çâstram mayottamam|. Voir As. Res, II, 335, où Vashishtha enseigne également Mândavya.

²⁸ Un Makarandavivaranam en 127 vers de Divâkara, fils de Nrisinha, oncle de Krishna, se trouve Chamb. 476. Bal. cite Divâkara au f° 62b.

Brihajjatâka de Varâha Mihira, 19, 3 ?), Bhâskarâcâryah²⁹, Brahmasidhânta, Vasishthasiddh. (220b cite Pitâmaha), Sûryasiddhânta. Et encore Padmanâbha (38b), Çrîpati (tâjakapaddhatau 169b), Devakîrti (174b), Sûryasûri (161b, commentateur de Bhâskara), Vaidyanâtha (88b), Vasantarâja (auteur du Çâkunam, 5b). Et encore les Vishnuyâmalam (17a), trailokyaparakâça (16a, b, etc), et dîpikâ (16b), bhûpâlavallabha (225a), samvitprakâça (220a), sudhânidhi (15b etc), yogasudhânidhi (23a), tâjakasudhânidhi (20a), siddhântaciromani (12b, 204b de Bhâskara), cûdâmani (141a, 155a), ratnâvali (39a), siddhântasundara (19a, Kâç. 19), paddhatibhûshana (15b), yantrâkâra (18b), vivâhavrindâvana (le Keçavârka, d'après Bodlei. Walk. 161e), tâjakamuktâvali, tâjakaratnamâlâ (peut-être de Çrîpati), prashnavaishtava (41b etc, Chamb. 582), varshatantra (90b de Nîlakantha, d'après Fort Will. 75), abdatantra (114a), uttaratantra (110b etc), jâtakapadmakoça (119a : « atha pravaxye Yavanâditattvam » – etc), grahajnâbharana (11a etc), hâyanasundara (93a etc), hâyanasindhu (56b etc), hâyanottama (183b), Dâmodarapaddhati (19a), Viçvanâthatâjakam³⁰ (68a), tâjakatilaka (20a etc), tâjakasarvasvasâra (112b), tâjakâlamkâra (11b etc), jîrnatâjika (fréquent, cite 133b de Yavaneçvara), jîrnatîkâ (56a etc), tâjakasâra d'Haribhatta (Bodlei. Wils. n° 428), tâjakabhûshana de Ganeçadaivajna de Pârthapura, les paddhati de Keçavadaivajna. Balabhadra critique la plupart du temps les trois derniers, il les cite très souvent de même que le tâjika et le samjatantra de Nîlakantha : c'étaient visiblement ses prédécesseurs immédiats. On trouve le tâjikam de Nîlakantha dans Chamb. 688a, sur 18 folios (Cac 455 ; Fort Will. 56) : de plus il était le fils d'Ananta, l'auteur d'un jâtakapaddhati, et l'oncle de Cintâmani, de la famille de Garga, voir Mack. Coll., I, 127. J'ai utilisé ça et là ci-dessous son ouvrage. On trouve le tâjakapaddhati de Keçavadaivajna dans Chamb. 349, en 27 strophes, ainsi qu'un jâtakapaddhati du même auteur (42 strophes) dans Chamb. 481 et 494 et Fort Will., n° 56 : de plus, un grahakautukam du même en Fort Will. n° 627 et un muhûrtatattvam n° 266. Je n'ai pas encore mis la main sur le tâjakabhûshanam de Ganeçadaivajna, fils de Keçava, mais on trouve un grahalâghavam qui en fait partie dans Chamb. n° 165, et un lilâvatîkâ de lui dans Fort Will. 70. Le tâjikâlamkâra, Ch. 321, 349, 688, est de Sûrya, fils de Jnânarâja de Parthapura ; voir Colebrooke II, 451 pour son commentaire sur le bhâskarîyavîjam (Chamb. 348) ; il rédigea ce dernier ouvrage en Çâka 1460 = A.D. 1538. – (Il existe un tâjikajyotirmani, Fort Will. 627, et un tâjikapraçnâdhyâya, Kâç. 34).

Cette liste de noms, dont j'ai peut-être omis quelques uns, est une preuve suffisante que l'astrologie arabe, le tâjikam, s'est considérablement développé chez les indiens ; on trouve aussi parmi eux, ce dont on s'aperçoit au premier coup d'œil, un grand nombre d'œuvres qui appartiennent à la première période de l'astrologie indienne, du temps du jâtakâ ; ils étaient, comme nous l'avons noté dans l'introduction, partie d'origine indigène, comme les naxatrakalpa, témoignant leur appartenance aux Pariçishtha de l'Atharva et à d'autres œuvres similaires, partie forgés sous l'influence grecque, comme le prouvent les noms grecs des signes zodiacaux et des planètes qui y figurent et les mots horâ = ωρα, drikâna³¹ = δεκανος, liptâ = λεπτα, anaphâ (laghuj. 9, 1-5 ; brihajjât. 13, 3 sq) = αναφη, sunaphâ = συναφη (cf. Paulus Al., Witenberg, 1586, f° 29), durudhâra =

²⁹ En ce qui concerne Bhâskara, v. les données de Colebrooke, II, 379, 419, qui place le Karana Kutûhala en 1183 A.D., et celles de , As.Res. VI, 583, différentes d'un montant non négligeable de 284 années par rapport à celles de Reinaud, 335. Comment peut-on expliquer cela ?

³⁰ Il s'agit ici de Viçvanâtha, fils de Divâkara, dont il existe à Oxford, Bodlei. Walk. 178b, un commentaire au keçavî jâtakapaddhati ? Chez Fort William, n° 76 une grahalâghavâtîkâ, n° 73 une makarandodâhriti, n° 529 un rahasyoddharanam.

³¹ On trouve aussi drikâna, drikshâna, drekkâna, drekkshâna : les formes avec shk sont dues seulement à une copie peu exacte, de même que l'on trouve ishkavâla à côté de ikkavâla. – Pour ces noms, v. Colebr. II, 526-30.

δορυφορια (Paulus Al, f° 22), veçi (laghuj. 9, 6) = φασις (Paul. Al. f° 21), kendra = κεντρον, apoklima = αποκλιμα, panaphara = επαναφορα, trikona = τριγωνος, hibuka = υπογειον, jâmitra = διαμετρον, dyutam = δυτον, meshûrana = μεσουρανημα, riha = ριφη, qui reviennent presque tous³² constamment dans les les taités Tâjaka : cela montre clairement que dans ces derniers, l'enseignement des traités Jâtaka sont intimement mêlées au nouvel enseignement provenant des arabes. Balabhadra cherche cependant dans son introduction la différence entre jâtaka et tâjaka, dans le fait que le premier, à cause de la grande difficulté des calculs qu'il exige, ne peut-être que l'affaire de savants (siddhântavidâm eva, na yâdriçânâm tâdriçânâm), et qu'il ne fournit, quelque peine qu'on se donne, que de longues définitions préliminaires (sthûlakâlapradam), alors que le Tâjikam donne tout de suite, au milieu de l'année, les explications et les aides désirées (tâjike tu varshamadhye sarveshâm grahânâm daçâh samâyânti). La vraie raison pour laquelle le tâjika prend la place du jâtakashastra n'est pas à chercher dans la différence de leur contenu, qui n'est pas si grande, mais dans le fait que les souverains islamiques de l'Inde étaient pour la plupart férus d'astrologie et que, à travers eux, le système astronomique arabe, découlant de la prédilection des Arabes du désert pour l'observation du ciel (cf. Ideler Unters. pour les noms des étoiles), formé sous des influences indiennes et surtout grecques, a été apprécié et introduit en Inde, dans le pays même d'où il avait tiré plus tôt matière et encouragement.

Après que Balabhadra a écarté l'objection que le Jâtakashastram suivait le même but que le tâjakam, et que ce dernier était donc inutile, il s'attaque à un adversaire de l'astrologie, à savoir le fatalisme (nanu prâcinakarmarûpasya daivasya avaçya(m)bhâvitvât katham udyamo varshaphalavicârasya ?), avec les mots mêmes de Keçavârka : « Si tout est déterminé d'avance, pourquoi se donne-t-on la peine de cultiver les champs, etc ? Pourquoi la çruti et la smṛiti précisent-elles les conduites interdites et celles qui sont permises ? ». « Le destin découlant des naissances précédentes ne se réalise pas sans les actions des hommes ». – De ce passage et d'autres, on tire que le destin dépend des actions humaines. L'influence du grahaçânti, l'apaisement dû aux constellations, ne s'étend qu'aux maux les plus légers, pour lesquels elle est déterminante et sûre, pas à ceux qui sont enracinés, et les paroles de Çaunaka sur la force du daivam, le destin, ne s'appliquent qu'à ces derniers, les maux enracinés. Pour les rapports entre le daivam et le purushakâra B. cite Yâjnavalkya, I, 350 (ed. Stenzler), et, pour l'efficacité de l'étude du Jyotiḥçâstra, un shloka du Mândavya puis un autre du Sûryasiddhânta. Après qu'il a fait encore une sortie contre les naxatrasûcaka, les faux astronomes, qu'il décrit à l'aide d'une strophe de Varâhamihira et auxquels il attribue le fait que dans les dharmashastra on enseigne : « çradde ganakânâm apanktyatvam », ce à quoi correspond une sentence de Vasishṭha et il plaide à la fin de son introduction pour son exactitude avec quelques strophes de Yâdava, qui lèvent tout doute et rendent inutile toute référence à d'autres ouvrages.

Il en arrive ensuite au cœur du sujet, et d'abord (à partir de 7a) à la description des signes zodiacaux et des planètes, ensuite à la recherche du début de l'année (jusqu'à 23a) : le deuxième adhikâra, drigadhyâyah (jusqu'à 41b), traite de l'aspectus planetarum, leur force et leur faiblesse selon leur position, etc ; le troisième (jusqu'à 57b), des seize constellations (yoga) ; le quatrième (jusqu'à 76b), des cinquante, ou des soixante-quinze, sahama (neutre), c'est-à-d. des biens terrestres que l'on peut obtenir ou des maux que l'on peut éviter grâce à l'influence des astres ; le cinquième (jusqu'à 113b), des régents annuels (varsheça), etc : le sixième (jusqu'à 161b), des douze maisons (bhâvâs, τοποι); le septième (jusqu'à 198b), de la prédiction du futur ; le huitième enfin

³² À la seule exception de anaphâ, sunaphâ, durudharâ, kemadruma, veçi, car l'enseignement des constellations dans les traités Tâjika ne repose pas sur des sources grecques, mais sur des sources arabes.

(jusqu'à 226b), des mois et des jours. Il termine par la manière dont on doit écrire le calendrier (varshapadam).

Il n'est naturellement pas dans mon intention d'entrer maintenant dans le contenu lui-même : il y faudrait plus de familiarité avec l'astronomie et l'astrologie, et avec l'enseignement des Arabes, que le peu que j'en possède, et je me contenterai de signaler les points de contact principaux. Les ouvrages sur lesquels je peux m'appuyer ne sont malheureusement que des traductions en latin des astrologues arabes³³, car je n'ai pas réussi à dénicher un texte qui soit pertinent ici.

Balabhadra commence la description et l'énumération des signes du zodiaque en les divisant en krûra, néfastes, et saumya, bénéfiques. Les premiers sont les signes impairs, 1, 3, 5, 7, 9, 11, les autres les signes pairs 2, 4, 6, 8, 10, 12. Variables³⁴ sont les signes Υ , \ominus , $\underline{\text{u}}$, y , fixes les signes y , o , m , z , les autres sont variables et fixes ; Υ , y , o , y et la moitié postérieure de x ont quatre pieds ; \ominus , m ont beaucoup de pieds ; z , h , sont sans pieds ; II , $\underline{\text{u}}$, m et la moitié antérieure de x ont deux pieds, d'après l'enseignement de Yavanâcâya ; sont ignea Υ , o , x , terrea y , m , y , aërea II , $\underline{\text{u}}$, z , aquatica \ominus , m , h , rationabilia (ardhashabdâh) y , z , m , muta $\underline{\text{u}}$, m , \ominus , h , habentia vocem Υ , y , II , o , x ; signa multorum filiorum (bhavapatyâh³⁵) \ominus , m , h , II , y , z , paucorum filiorum y , o , m , Υ , $\underline{\text{u}}$, x ; amara (rûxâh) o , x , Υ (en même temps çitoshnâh pittadhâvatah), aëra (encore rûxâh ! en même temps ushnaçîtâh vâtulâh) Υ , m , y , dulcia (snigdhângâ, en même temps ushnâh et çhleshmadhâtavah) II , $\underline{\text{u}}$, z (manque salsa \ominus , m , h) ; 1, 2, 3, etc. appartiennent à l'est. \ominus , y , x , Υ , y se lèvent avec le dos, les autres avec la tête, h avec les deux, ceux qui se lèvent avec le dos sont efficaces le jour, les autres la nuit ; leurs couleurs sont, dans l'ordre : rouge (aruna), blanc (sita), vert, rose (pâtala), gris (dhûsara), pâle (vipândura), chatoyant (vicitra), noir (çiti), doré, jaune (pinga), tacheté (karvura), brun (babhru).

On retrouve à l'identique toutes ces propriétés chez les Arabes, en grande partie aussi chez les Grecs : à comparer avec Scaliger, Manilius Astronomicum, Leyde 1599, pp. 120-122 (et l'index sous signa), qui cite au même endroit les passages correspondants de Ptolémée, Paulus Alex. au début de son $\epsilon\iota\sigma\alpha\gamma\omega\gamma\eta$, Witenb. 1586, et enfin Beck, *op.*

³³ Ce sont les suivants :

- Albumasar (disciple d'Alkindi d'après Berthelot), Flores astrologiæ, Aug. Vindelic. 1495.
- Du même, introductorium in Astonomiam, ib., 1489, cf. Colebr. II, 505-508, Gildemeister script. Arab. de reb. Ind., p. 110.
- Alchabiti, introd. in astrologiam, F. a. O., 1508.
- Messahalla, de scientia motus orbi, Nuremberg. 1504 (cf. Colebr. II, 508 ; Reinaud 325).
- Liber quadripartitus Ptolemaii de la traduction arabe de Haly Heben Rodan et son commentaire, traduits en latin, Venise 1519 (on y trouve aussi ajoutés quelques petits écrits de Hermes, Bethem, Almansor, Zahel, Messahallach).
- Albategni, de motu stellarum, Nuremberg. 1537 (On trouve chez lui et chez Alfergani peu de atériel astrologique).
- Albohali, de indiciis nativitatum, Nuremb. 1549.
- Albohazen, de indiciis astrorum, Bâle 1551. – Je n'ai malheureusement pas pu me procurer le Anonymus Persa de siglis Arabum et Persarum astronomicis (Londres 1648). Ce n'est que dans les ephemerides Persarum de M. F. Beck, Aug. Vindel 1696, que j'ai pu trouver la plupart des termini technici directement expliqués ; quelques uns aussi dans Velshii commentarius in Ruzname Nauruz, Auggsburg 1676. – En ce qui concerne Messahalla, je signale en passant un doute de Colebrooke. À côté de l'ouvrage de M., qu'il mentionne in *op. cit.*, et qui porte le titre : « libri tres », paraît la même année à Nuremberg chez le même Joachim Heller, un autre ouvrage de M. : de elementis et orbibus celestibus liber, et en plus deux annexes, dont la seconde est : sriptum cuiusdam Saraceni de Eris seu intervallis regnorum, et dont l'avant dernière page mentionne vraiment le Kankaraf Indus. D'après Baillyil faudrait lire 1549 plutôt que 1648.

³⁴ Il semble manquer ici une division des signes en masculins et féminins (pumketâh pumrâcau strîrâcau strîgrahâh balina iti) ; d'après Varâhamihira, Iaghujât., les signes impairs sont masculins, les signes paire féminins.

³⁵ Le texte est ici détérioré ; il dit « karkâliminâ bhavapatyâ jit. moxagatakâh (manquent deux syllabes) | madhyena (!) –sinhakanyâja (?) –tulâ(-ç ?) câpo 'lpasûtayah ||

cit., p.16. Les jâtakaçāstra donnent en grande partie les mêmes définitions, montrant ainsi l'influence grecque. Balabhadra continue ainsi :

« Varāha, dans *Vrih. Jâtak. I, 8*, donne aux signes du zodiaque les noms suivants :
kriya – tâvuri – jîtuma – kulira – leya – pâ – thona – jûka – kaurpyâkhyâh|
taixika – âkokero – hridogaç cântyabham (! var. cântinam) cettham ||

et plus loin ³⁶, les termini technici suivants (dans *Laghu Jâta* I, 18) : *kantaka*, *kendra* et *catushtaya* sont trois noms pour la première, la septième, la dixième et la quatrième maison, celles qui suivent immédiatement (2, 5, 8, 11), s'appellent *panapharam*, les suivantes (3, 6, 9, 12) *apoklima* ; enfin (dans *Vrih. Jât. I, 14* : cf. *Laghu Jât. I, 22*), les maisons *trikona* des planètes : ♈, ♉, la première (= ♈), la sixième (= ♍) (des planètes) en commençant par le soleil (sûryât). »

La première de ces trois listes a souvent été discutée, d'abord par Wish, cf. *Z. für die K. des M.*, IV, 306 sq, *Journal of the Asiat. Soc. of Bengal* 1845, p. 805-811 etc. Ces mots ont été utilisés de la même façon à côté des noms locaux dans presque tous les ouvrages astrologiques même si l'on trouve quelques ouvrages qui les contiennent comme toutes les expressions techniques étrangères. Je donne à cette occasion les noms les plus usuels des signes du zodiaque :

♈ (Aries): mesha, aja, chāga.

♉ (Taurus): vṛisha, vṛishabha, uxaṇ.

♊ (Gemini): mithunam, yugma, yuj, aṇvin (? en comp.), jîtma pour jîtuma.

♋ (Cancer): karka, karkata, karkin.

♌ (Leo): sinha, mṛigarâj, hari, mṛigendra.

♍ (Virgo): kanyâ, anganâ, yuvatî, pramadâ.

♎ (Libra): tulâ, tauli, vanij.

♏ (Scorpio): vṛiçcika, alî, nakra

♐ (Sagittarius): dhanus, câpa, dhanvin, dhanurdhara, kârmukabhrit, hayânga.

♑ (Capricorn): makara, mṛiga, mṛigâsya, mṛigadriç, enadriç, ena.

♒ (Aquarius): kumbha, ghata, kumbhadhara.

♓ (Pisces): mina, jhasha.

En plus de cela, ils sont désignés par leur nombre ordinal ou leur nombre cardinal, par exemple ♈ par dvîtya ou dvi.

Les mots cités dans la deuxième liste sont *kantaka* et *catushtaya*, visiblement des mots indiens : *kendra* par contre est κεντρον, *panaphara* επαναφορα, *apoklima* αποκλιμα. Sur ces trois mots, voir Scaliger, Manilius, Leyde 1599, pp. 183-203-122 ; Paulus Alexandr. f° 58b ; Beck, p. 18 ; Pfaff, p. 151, et ci-dessous.

La troisième liste correspond presque mot pour mot avec celle de Paulus Alex (in f° 6a : de domibus planetarum). Les domus sont : ♈ et ♌ Martis, ♉ et ♎ Veneris, ♊ et ♍ Mercurii, ♋ Lunæ, ♌ Solis, ♐ et ♑ Jovis, ♑ et ♒ Saturni ; seule la lune est traitée différemment ; *trikona* est τριγωνος, car, même si le mot *kona* est un mot commun depuis toujours pour coin, pointe, l'identité du concept avec les termini technici montre indubitablement l'emprunt. Les Indiens n'ont pas rendu ce mot par *trigona*, mais, cette fois-ci avec une etymologie juste, par *trikona*.

Balabhadra donne ensuite le « rācisvarûpaprayojanam », c'est-à-dire en quelle circonstance on utilise chaque division, puis en arrive à la description des planètes (*khecara*, *khe'ta*, *khabha*, etc). Ce qui montre l'origine grecque de ces données, c'est que Rāhu y apparaît rarement, et Ketu pas du tout, tandis qu'ils me manquent jamais dans les textes originaux. Je donne d'abord les noms les plus usuels des planètes :

³⁶ Ces mentions n'ont aucun rapport avec le contexte et ne s'expliquent que si l'on suppose que Balabhadra a voulu en finir une fois pour toutes avec tous ces mots étrangers

- ☉ Soleil : ravi, arka, prabhâkara, ina, sûrya, tixnânçu, ushnaga, ushnakara, mârtanda, bhâskara, dinamani, dinakrit, Heli.
- ☾ Lune : vidhu, indu, çitagu, anushnagu, himagu, rohinîpriya, çaçin, soma.
- ♂ Mars : xitija, bhûmija, xmâja, kuja, bhauma, mâheya, dharâsûnu, âvaneya ; krûradrik, vakra, mangala ; lohita, raktânga, angakâra ; Âra.
- ☿ Mercure : budha, jna, bodhama ; induja, saumya, çaçija, rohinîbhava, himaraçmija, somaja, candrasuta, candraputra ; Himna (! ainsi dans Chamb., Vrih. Jât., 688).
- ♃ Jupiter : guru, devejya, suraguru, dhishana, angiras, spuri, vacasampati, (brihaspati), vâkpati, jîva ; Jyaus (ainsi dans Chamb., Vrih. Jât., 688).
- ♀ Venus : bhrgu, bhârgava, bhrguputra, bhrguja, kavi (uçanas), dânavapûjita ; çukra, sita ; Âsphujit.
- ♄ Saturne : çani, manda, mandaga, çanaicçara, arkanandana, sûryanandana, ravija, ravisuta, ârki, bhâskari, dineçâtmaja, sahasrânçuja, saura, sauri ; yama ; asita ; Kona.
- ♅ Râhu : bhujangama, tamah, sinhikeya, phanin, svarbhânu, tamogu, asura.
- ♆ Ketu : çikhin.

Les noms Heli, Himna, Jyaus, ne sont pas d'usage courant : il est possible que jîva soit dérivé de Jyaus, car le sens indien du mot « vivus » n'a pas de rapport direct avec Brihaspati : cependant, dans le passage correspondant de Varâha Mih., Brih. Jât., 2, 3, jîva se trouve à côté de jyaus, voir Z für die K des M, IV, 318 sq. Âra, Kona et Âsphujit sont également souvent employés, comme les noms indiens. Balabhadra tire la description des planètes du Trailokyaprakâça.

☾ ☾, se meuvent dans l'eau, ☿ ♃, dans les villages (grâma), ☿ ♃ ♅ (Râhu), dans les forêts ; ☿ ♃, appartiennent au matin, ☉ ♂, au midi, ♀ ☾, à l'après midi, ♅ ♃, au crépuscule ; – bile ☉ ♂, humeur ♂ ☾, répartition égale des sucs (samadhâtu) ♀ ♃, vent ♃ ♅ ; – ☉ ♂ sont âpres (katuka), ♃ est doux, ☿ est acre (tuvara, expliqué par kashâya), ♀ ☾ sont acides (xârâmla), ☉ (sic, on attendait ♅) ♃ ; grand (sthûla) est ☾, en demi-lune³⁷ ♀, carrés sont ☉ ♂, ronds (vartulau) ☿ ♃, longs ♅ ♃ ; – Les brahmana sont ♀ ♃, les xatriya ☉ ♂, les vaishya ☾, les çûdra ☿, les mleccha ♅ ♃ ; – ♂ est rouge, ♃ doré, ☿ plume de perroquet (vert), ☾ jaune (gaura), ☉ de la couleur de la fleur mandârârka, ♀ tout blanc (dhavala), ♅ ♃ sont noirs ; – roi ☉, pénitent ☾, orfèvre ♂, brahmane ☿, marchand ♃, vaiçya ♀, danseur (vrishalah) ♃, nishâda ♅ ; – adolescent ♂, enfant ☿, hommes (madhyama) ☾ ♀, vieillards (sthavirâh) ☉ ♃ ♅ ; – ☉ ♂ ♃ sont masculins, les autres (soit ☾ ☿ ♃ ♀) féminins ; – argent ☾ ♀, or ☿, or et ivoire ♃, perles ☉, zinc (trapuh) ♂, fer ♃, os ♅. – D'après Vâmana, ♃ ☾ ♀ sont favorables, les autres défavorables (soit ☉ ♂ ♃ ♅) ; ☾ est défavorable quand elle décroît, de même ☿, quand elle est liée à des planètes défavorables ; – la peau, la chair, les cheveux ♃, la moelle, les os ☉, le sang ♂, la semence ♀, (♃ ☿ ♅ manquent), la graisse ☾ ; – Pour la souveraineté sur les huit régions du ciel (prâgâdi), ☉ ♀ ♂ ♅ ♃ ☾ ♃ se succèdent ; ☉ ☾ ♃ appartiennent au sattva, ☿ ♀ au rajasa, ♅ ♂ ♃ au tamasa. – Les plus importantes de ces données correspondent bien avec celles des Grecs et des Arabes, bien que la correspondance ne soit pas aussi complète qu'avec les signes du zodiaque.

Après que Balabhadra a ainsi exposé l'utilisation de ces divisions et la mesure du début de l'année, il passe à la drishî, driç, l'aspectus planetarum ; il est quadruple : pratyaxasnehâ (plenæ amicitiae), guptasnehâ (mediæ am.), guptavairâ (mediæ inim.), pratyaxavairâ (plenæ inim.), mais cependant il présente encore d'autres divisions. B. donne aussi les noms arabes de Ya(va)na en 24b :

mukârinâd syâd aikarxe saptame syân mukâvilâ |

³⁷ sthûla induh khimta khandah | khimta doit receler un nom de Vénus, qui serait sans cela complètement ignorée, peut-être sitah ? Une glose dit : khandau ridhvacandrâkârah, c'est-à-d. « khando 'rdhacand ».

taravî drik caturthe tu tisrah proktâ bhayapradâh |
tritiyaikâdaçe drishṭis tasdî proktâ mahottamâ |
navapañcamayor drishṭis taçlî proktâ mahâçubheti ||

Nous arrivons en terrain arabe, lorsque les Arabes eux-mêmes ont déjà emprunté ces divisions aux Grecs, chez lesquels les noms correspondants sont : συνοδος, σχημα, εξαγωνος, τριγωνος : voir là-dessus, et sur les noms arabes eux-mêmes, ainsi que sur leur signification, Beck, *op. cit.*, p. 35-37 et Scaliger, Manilius, p. 174. Il est intéressant d'observer, ici et par la suite, les rapports des noms grecs aux noms arabes. En général, ces derniers s'appliquent aux points qui ont été développés par les Arabes eux-mêmes, ou se sont développés d'eux-mêmes, et pour lesquels, à cause de cela, aucun nom grec n'était encore connu des Indiens ; les noms grecs, par contre, qui se trouvent déjà dans le Jâtakaçastra, ont été aussi repris dans les traductions des textes arabes de Khindaka, Hillâja, dans lesquelles on n'a donc pas utilisé l'expression arabe, même si elle était connue alors, comme le montrent les passages cités.

Une des divisions principales des planètes et des signes du zodiaque (spécialement pour trouver l'annus dominus), est le pañcavargicakram, à savoir :

1. griheçâh : répartition des signes sur les planètes, comme maisons et régents.
2. uccañcam³⁸ : énoncé des signes des planètes selon leur exaltatio (υψωμα) et leur delectio (ταπεινωμα).
3. haddeçâh (= trinçânçapâh) : division, tous les 30 degrés, d'un signe en différents hadda et leur répartition entre les planètes comme leurs régents respectifs.
4. trairâçikeçvarâh (= drikânâpâh) : répartition de chaque groupe de trois planètes sur un tiers (δεκανος) d'un signe chacune.
5. muçallaheçâh (= navâncapâh) : division d'un signe en neuf parties, dont chacune correspond à un des douze signes et parmi lesquelles se trouve le régent (voir Laghu Jât., I, 8, 19-23).

B. en appelle, pour l'identité de muçallaheçâh et de navâncapâh, à l'autorité de Khindaka (Ya'qûb ben Ishaq Alkindi, v. Gild. 152) :

tâjakatilake, muçallaheçâh tu navânçanâthâ(h) proktâ(h) sadâ Khindaka-Romakadyair iti | tâjakamuktâvallyâm api | musallaheçâ(n) navamânpân ye jagur mate Khindaka çastravijñâ iti ||

et il ajoute encore à la suite de cela un Khattakhutta-Khindakâdisammatam ; muçallaha (aussi musall.) vient évidemment de la racine « slh » et est mis, selon la bonne information du Pr. Fleischer, pour « musallahaia », « condition favorable des constellations ». V. Scaliger, Manilius Astronomicum, pp. 143-144, dans l'édition Argentor. de 1655 (Je n'ai malheureusement à ma disposition que l'édition 1599 de Leyde). hadda pourrait venir de « hadd », fractio.

Étroitement lié avec cela, la recherche de la force (bala) de chaque planète et de chaque signe dans leurs différentes positions, et la troisième section traite particulièrement des seize différentes constellations, yoga³⁹. Leur nombre et leur division particulière sont inconnus des Grecs – du moins je ne les trouve ni chez Ptolémée, ni chez Paulus Al. – et n'ont reçu que des Arabes un développement propre et des approfondissements. Dans le tâjikaçastra, ce développement est d'origine purement arabe⁴⁰, comme le montrent les noms. En ce qui les concerne, Alchabiti, *op. cit.*, donne tout d'abord dans la differentia

³⁸ ucca est parvenu dans la première période aux Arabes, puis de là également à nous, sous la forme aux, gen. acis.

³⁹ Quand deux planètes se montrent, l'une en κεντρον, l'autre en επαναφορα cela s'appelle yoga : dvayor eve grahayoh kendrañapharasamsthayor drishtau satyâm yogah sambhavati |

⁴⁰ Bien qu'Alkoffhi (+ 1248), v. Casiri, I, 427, 439 ; Gildem. p. 104, 108, 111, dise exactement le contraire, que l'enseignement des conjonctions (qarânât), en particulier de aliqbal et de alidbâr, seraient d'origine indienne (v. aussi Reinaud, p. 349 sq) .

tertia : de his quæ accidunt planetis in se et ab invicem, de nombreux noms de constellations, ainsi Alcobol i.e. receptio, Almene (le second e avec un trait au dessus indiquant une nasale) i.e. refrenatio, Alichorad i.e. contrarietas, Alfazim i.e. frustratio, mais il y a en partie d'autres noms que ceux qui sont employés ici, et d'autre part la suite – coniunctio, applicatio, oppositio, redditus luminis, prohibitio, receptio, redditus, refrenatio, contrarietas, frustratio, abscissio luminis (utilisé par Pfaff) – correspond aussi peu à la suite observée par Balabhadra que celle donnée par Albumasar, introduc. VII, 5, de applicatione respectuum stellarum et separatione, ou ils sont dix-huit : respectus, applicatio, separatio, parilitas, solitudo, alienatio, translatio, collatio, prohibitio, collectio, reditio, contradictio, impeditio, evasio, interceptio, compassio, remuneratio, receptio : v. aussi Pfaff, Astrologie, Nüremb. 1816, pp. 143-145. Le traducteur et commentateur arabe de Ptolémée, Haly Heben Rodan, donne dans les Commentare, I, 23, f° 2i jusqu'à 2xi, onze constellations qui correspondent en général avec les précédentes, sans donner leur nom arabe. Mais dans la traduction et l'explication du chapitre suivant, qui traite de l'alictisal (continuation) et de l'alnisigref (separatione), et in aliis fortitudinibus, il donne deux des noms donnés par Balabhadra, le troisième et le quatrième. Faute de l'original, il ne m'est pas possible de déterminer quels sont les mots grecs qu'il traduit ainsi : je suppose qu'il pourrait s'agir de συναφη et de αναφη. Mais d'autres ouvrages complètent cette traduction d'Ali ben Rodan, et notamment trois, dus à Zahel bem biç Ismaelita. Dans le premier de ceux-ci, de interrogationibus, on trouve f° 112-114 les mêmes seize noms donnés par Balabhadra et dans le même ordre, et chacun discuté avec une grande exactitude et une référence constante à Messahalla, et des figures gravées. Considérons d'abord les différents décomptes et présentons les particularités des différentes constellations : de effecta et detrimento planeatrum. Scito quod omne quid significant stellæ faciendum vel non, sit 16modis : hoc est alichel arabice quod latine sonat perfectus : alidbar est deterioratio : alictical, coniunctio : alinciraf, separatio sive distinctio planetarum a conjunctione sua : annael, translatio : algenmee, congregatio vel collectio, quod melius sonat : almane, vetatio vel prohibitio : alcobol, receptio : gairacobol, inreceptio : galaasen, evacuatio cursus : airchad, redditus : dapha alchia, pulsatio virtutis : dapha aredir, pulsatio dispositionis et naturæ : alcdetih, virtus vel fortitudo : adof, debilitas : uvanuelhal camar, esse (!) lunæ. Ainsi équipés, tournons-nous de nouveau vers les noms de Balabhadra.

1. 2. D'abord ikkavâla (ou comme on l'écrit par erreur, ishkavâla, car kk et shk se confondent facilement dans l'écriture), i.e. iqbâl, de la racine qbl IV, que nous avons souvent rencontrée en astronomie, ainsi mukâvila, Alcobol et istiqbâl chez Beck p. 21 et 26 (oppositio plenilunium audit) : iqbâl lui-même est donné par Richardson pour « the setting (!) of a star ». Ikkavâla est expliqué, en même temps que le yoga suivant, dans le samjñatantra de Nîlakantha, que B. cite à ce propos : cet kantake 1, 4, 7, 10 panaphore ca 2, 5, 11, 9 (sic 8, 11 !) khagâh samasthâh, syâd ikkavâla iti râjyasukhâptihetuḥ | âpoklime 3, 6, 9, 12 yadi khagâh sa kilenduvâro na syâcchubhah kvacana tâjakaçâstragitaḥ || Si toutes les planètes sont dans les quatre κεντρα (cardinibus) ou dans les quatre επαναφοραι (locis succedentibus), ces constellations favorables s'appellent ikkavâla, dans le cas contraire, quand elles sont dans les quatre αποκλιματα, (cadentibus domiciliis) ces constellations défavorables s'appellent induvâra. L'explication de Zahel convient bien ici : « alicbel (perfectio) est quum planetæ fuerint in angulo vel in sequente angulum, alidber (deterioratio) est ut sit planeta cadens ab angulis ». D'après Zahel, le mot induvâra : alidb., avec un point sur le b, est la transcription sanskrite de idbâr IV de la racine dbr.

3. Le troisième yoga s'appelle itthaçâla ou muthaçila⁴¹ : il est triple, vartamâna, paripûrna ou bhavisyhat, et, d'après Nîlakantha, il se produit quand « çighro 'lpabhâgair bahubhâgamande 'grasthe nimam teja uâdadhîta », c'est-à-d. quand une planète rapide

⁴¹ Les mots qui en dérivent sont muthaçilin et muthaçilita que l'on trouve chez Samarasinha.

se trouve derrière une planète plus lente, et transmet sa force à celle-ci, ce qui rend nécessaire quelques modifications. Zahel dit : « alictisal est ut petat planeta levis atque velox coniunctionem alterius planetæ tardioris atque ponderosioris ». Le mot alictisal (et mutatil chez Zabel) apparaît souvent sous la forme « ictisal » dans les écrits astrologiques, comme nous l'avons montré par exemple chez les traducteurs arabes de Ptolémée. v. encore Albohali, cap. 16 n° 30 ; Pfaff, *Astrol.*, p. 223 ; Albâtani, p. 82. Cap. 84, « de certitudine quantitatum Alictisal, quæ secundum stellarum latitudinem efficiuntur », où il est expliqué : « cun stellæ at sextum sive quartum, ad trinum quoque vel oppositum aspectum aliarum stellarum inverint, erunt eis Alictisal ».

4. Le quatrième yoga s'appelle isarâpha ou mûsarîpha (aussi mûsahrîpha) et, d'après le *tâjakabhûshana*, se produit quand « çighragraho mandagater grahât tu yadaikabhâgam puratah prayâti », c'est-à-d. quand une planète rapide dépasse une planète lente : cela est très néfaste, cependant, d'après Hillâja, cela peut être favorable si la planète favorable est elle-même favorable. Nous avons de la peine à rattacher les formes des noms que nous rencontrons chez Ali ben Rodan et chez Zahel, alnisigref et alniciraf, au mot juste : mais l'explication de Zahel « recessio vel separatio planetarum : est ut prætereat planeta levior alium ponderosiolem – ainsi que l'explication indienne, ne laisse aucun doute qu'il nous faut entendre par là isarâpha et mûsirapha, ou itasirâf et mutasarif.*

5. Le cinquième yoga s'appelle naktam et, d'après *Nîlakantha*, que B cite à ce propos, se produit quand « lagnheçakâryâdhipayor na drshîr mitho 'tha çighrah | âdâya tejo yadi prshatasamsthân nyased athânyatra hi naktam etat ||, c'est-à-d. quand une planète rapide se trouve entre lagnheça et kâryâdhipa (c'est-à-d. la planète au domaine de laquelle l'objet en question appartient) et transmet sa force du celui-ci au premier. Zahel : « translatio luminis a planeta in planetam est ut separetur planeta levior ab alio ponderosiori et iungatur alteri : tunc quasi coniugit eos et defert naturam primi ad alterum cui iungitur ». L'annuel de Zahel est une erreur : il faut lire utaqal, d'où la forme sanskrite naktam.

6. Le sixième yoga s'appelle yamayâ (une fois janayâ chez Nîlak.). Le *tâjakabhûshanam* l'explique ainsi : « parasparâlokanavarjitam yat khe'tadvayam paçyati mandaketah | dîptânçakair dhâma carâd grihîtvâ sthirâya datte yamayâbhidhânah ||, c'est-à-d. il se produit quand une planète lente en voit deux autres qui ne se voient pas elles-mêmes, et que les deux transmettent leur force de la plus rapide à la plus lente ». Zahel : « xoniunctioluminis est quando dominus ascendentis et dominus quaesitæ rei iunguntur planetæ ponderosiori sed qui coniungat eorum fortitudinem atque lumen et accipiat eorum naturas » : la forme du nom algemee (le premier e avec un trait au dessus pour indiquer la nasale), à côté de jamayâ chez Nîlak. ramène à la racine *jm'*, à partir de laquelle, par exemple, Beck, p. 36, introduit, avec une signification semblable, *ijatimâ'*.

7. Le septième yoga (défavorable) s'appelle manau et Yâdava l'explique ainsi : « bhaumo vâ ravijaç carasya puratah prishte 'thavâ samsthitah pashyan catrudriçâ 1. 4. 7. 10. svadîptalavakair hînair ahînair api | yat kâryârtham atho kritam muthaçilam tatra sthito vâ graho grihnâtîha maho manaur nîgadito yogo 'rthanâçe patuh || : « quand ♀ et ♃ se trouvent entre lagnheça et kâryeça, ou derrière la plus rapide des deux, et prend sa force, soit que celles-ci aient ictisal pour elles-mêmes, ou que ♀ et ♃ y prennent part, cette constellation très défavorable s'appelle manau ». Zahel : « almana id est prohibitio sit tribus modis : quorum unus dicitur abcessio lumini, et hic sit quando inter dominum ascendentis et dominum quaesitæ rei fuerit planeta aliquis in paucioribus gradibus unius eorum et fuerit cuniunctio cum eodem antequam fiat cuniunctio cum domino rei : secundus modus est ut planeta levis et alter ponderosior sint ambo in uno signo et sit tertius inter eos in eodem signo petens coniunctionem ponderosioris, hic aufert coniunctiones primi : tertius modus est ut planeta levis iungatur alteri planetæ ponderosiori in uno signo et si

alter quoque eidem ponderosiori per aspectum iungatur, qui sit infra illam leviores in gradibus i. minus gradibus. Planeta ergo levis, qui cum ponderoso est in uno signo, prohibet coniunctionem alterius qui aspicit ». Almenem, refrenatio pour Alchabiti et almana id est prohibito pour Zahel nous ramènent pour manau à la racine mn'.

8. Le huitième yoga (favorable), *kamvûlam* se produit selon *Nîlakantha* « *kâryalaghneçayor itthaçâle 'trendvitthaçâlatah* », quand *laghneça* et *kâryeça* sont en ictisâl et que la lune est en *muthaçila* avec les deux, ou l'un des deux : et *kamvûlam* est également triple ; *uttamam* quand les deux sont *svagrihoccâvasthitau*, *madyamam* quand ils sont *haddâdreshkânavânçâvasth.*, et *adhamam* quand ils sont *çatrunicigrihâvasth.* ; il existe en plus plusieurs variétés (16 en tout). Zahel : « sit autem receptio planetarum, cum planeta iungitur planetæ a domo vel exaltatione sua : tunc recipit eum bono animo et perfecta receptione ». L'alcohol de Alchabiti et de Zahel est sans aucun doute liée avec la forme secondaire *kavûla* (ff° 106a sq) et sous *kamvûla* nous devons comprendre le mot « *qanûl* ».

9. Le neuvième yoga (défavorable) s'appelle *gairikamvûlam* (*gairak.* chez *Nîlak.*) qui résulte du *Gair alcohol* de Zahel, une composition de « *gair* » avec le précédent ; la seule différence avec le *tâjikâlamkâra* est que *tatkhetagehe tungastho na syâd (yadi ca) candramâh.*

10. Le dixième yoga (défavorable) s'appelle *khallâsara* et, d'après *Yadava*, se produit quand « *dvayor athaikena ca çîtabhânur drishîm (bhânudrishîh cod.) svamârge vicaram karoti | na mûthaçilam na ca samyutim vâ ||* - la lune aperçoit le *laghneça* ou le *kâryeça*, ou les deux, mais n'est encore ni en *mûthaçila* ni en aucune connection avec eux. Zahel : *expositio cursus vacui cum luna et orbi eius (!) : vel planeta fuerit vacuum et planeta fuerit quasi exulans : tum dicitur vacuum cursu : hoc est quum nulli planetæ iungitur aut nullus planetarum iungitur ei* » : je ne peux expliquer complètement ni *galaacen*, ni *khallâsara*. : la première partie du mot est cependant « *khâl* ».

11. Le onzième yoga, *radda*, se produit selon *Nîlakantha* quand un *astanîcaripuvakrahînabhâdurbalah* est en *muthaçila*. Zahel : *redditus est quando planeta vel luna iungitur retrogrado planetæ aut sub radiis solis et reddit ei quod recipit ab eo et destruit causam* ». Bien que je ne sois pas capable d'expliquer la forme *airchad* chez *Hazel*, il n'y a cependant aucun doute que *radda* vienne de « *rdd* ».

12. Le douzième yoga (favorable) s'appelle *duhphâlikuttha* (*duphâl.* et *druhppha âsikuttham* chez *Nîlak.*) et, d'après le *tâjakabhûshana*, se produit quand une planète lente dans sa maison ou au-dessus, ou dans son *trairâçika* fait un *muthaçila* avec une planète inoccupée (*anadhikârinâ*) plus rapide. *Hazel* : « *pulsus virtutis est ut iungatur planeta alteri de domo sua aut de triplicitate aut de exaltatione sua* ». Le *dapha alchia* de *Hazel* donne comme première partie du nom « *dafu'* ». La seconde partie me reste incertaine, car je ne sais pas comment relier *alchia* à *âlikuttha*.

13. Le treizième yoga s'appelle *dutthothadavîra* (ou *duhth.*, *dutthadavîra*, *duttha utthadivîram*) et, d'après le *tâjakabhûshanam*, se produit quand *laghneça* et *kâryeça* sont faibles et l'un d'entre eux est en *muthaçila* avec un autre qui se tient à la hauteur de sa maison, par quoi les deux sont renforcés : d'après cela, ce yoga est *anyasâhâyât kâryakarah*. *Hazel* : « *pulsatio quoque dispositionis ac naturæ est ut planeta iungatur cum alio planeta de domo vel exaltatione et pulset dispositionem seu naturam suam ad eum* ». Selon *Hazel*, la première partie du nom ne devrait pas être *duttha*, mais *dupha* comme pour , 12, i.e. « *dafu'* ». Dans la seconde partie, on devine la forme indienne d'après le mot « *taddûyar*, qui cependant n'a pas la même signification : elle correspondrait bien plus à « *tartutayan*, qui ne pourrait s'appliquer ni à la forme indienne, ni à l'arabe de *Hazel*.

14. Le quatorzième yoga, *tamvîra*, se produit, d'après le *hayanasindhu*, quand *laghneça* et *kâryeça* ne sont pas en *itthaçâla*, et que le plus fort des deux, entrant à

la fin du signe, donne force à l'autre qui se trouve dans sa maison, grâce à son itthaçâlâ avec le signe suivant : ce yoga est particulièrement favorable. Ce nom est visiblement l'arabe « tamûyar ». Cette constellation manque complètement chez Hazel.

15. Le quinzième yoga s'appelle kuttha (duttha, une seule fois) et est particulièrement favorable. Ainsi s'appelle une planète quand elle se trouve au kanthaka de sa maison et s'est levée en pleine force sous les circonstances les plus favorables. Il semblerait que ce nom soit identique à la seconde partie de 12, mais il est aussi peu clair que lui, ou que l'alctedib, i.e. virtus vel fortitudo de Hazel, qui discute in extenso dans son expositio les onze modos fortitudinis planetarum.

16. Le seizième yoga s'appelle duru/pha (ou durapham chez Nîlak. et durupha) ; il est le contraire de 15 : ainsi s'appelle une planète quand elle est dans une position défavorable. On pense à la racine srb, verberare, ou drb (IV, per angustias venit), bien que le remplacement d'un b par un ph serait extrêmement étonnant, car il est toujours rendu par b, rsp. v. L'adof, i.e. debilitas de Hazel, qui à lui seul rassemble dix modi, ne nous aide pas non plus. Pour la seizième constellation, que Hazel compte ainsi, malgré la quinzième manquante : « de vitiis lunæ et eius malo esse (dix modi) », on ne trouve rien de semblable chez Balabhadra.

La quatrième section, sahamâdhikâra indique par son nom son origine arabe ; comme nous le savons déjà : bien que Yâdava (comme Varâha Mihira avec horâ) tente un étymologie sanskrite : « sakalabhâvaphalasya sahayatâm vidadhate sahamâni sadâ yatah | vidhir ivodyamanasya nîrînâm atah sahamasamnayanam vidadhe sputam || ». sahana n'est certainement pas comme l'arabe sahama, κληρος, sors, portio, v. Beck, *op. cit.*, p. 20 : On compte 50, pour d'autres 75, sahamâni, traités chacun suivant son rang : 1. punyam ; 2. guru ; 3. jñânam ; 4. yaças ; 5. mitram ; 6. mâhâtmyam ; 7. âçâ ; 8. samarthatâ ; 9. bhrâtar ; 10. gauravam ; 11. râyjam ; 12. tâta ; 13. mâtar ; 14. sûta ; 15. jîvîtam ; etc. Hillâja et le Romaka-tâjjikam sont cités ici comme autorités principales. Ces sahana sont déjà déterminés à la naissance, et doivent donc être étudiés pour sonder le bonheur ou le malheur du nouveau né et, si possible, le diriger.

La cinquième section traite des régents de l'année, pour la découverte desquels une connaissance des munthahâ (ou munthâ) est avant tout nécessaire. Yâdava tente ici aussi une étymologie sanskrite : « prasûtlagnabrahmanena bhâvân mathnâti muntheti », mais elle est fautive, comme celle de sahana : munthâ n'est qu'une forme abrégée de munthahâ (et aussi muthahâ, sans anusvara) et ce mot appartient, avec le inthihâ de même sens, à la racine arabe thhâ VIII, et correspond à munthahâ (finis, terminus) et inthihâ. Plusieurs auteurs sont cités pour la définition de ce mot, ainsi Samarasinha : « janmagatavarsharâcau dvâdaçabhakte taduddhrite çeshe | lagnâd ganite tatra (dhanasahajâdhibhâve) viçrâmyati munthahâ sâ syâd iti || ; et aussi Tejahsinha, Vâmana, Manitha : « dvicandra (12)-bhaktâç ca gatâbdapindâh çeshentthihâ (pour çesha inthihâ) syâd atha janmalagnât | bhrahmana yuktâ muthahâ purânaih çubhâçubhasya 'pi nirûpanâ ca », et finalement le tâjakatilakam et le tâjakamuktâvali, etc. Après la découverte du régent de l'année à l'aide du munthahâ, les effets des différentes planètes sont décrits (jusqu'à 105a) : puis suivent arishtavicâra, arishtabhanga, râyjayogavicâra, sujets qui sont également traités dans le jâtakaçâstra. Là aussi, Manitha est souvent cité, dans des strophes dans lesquelles apparaissent munthahâ, mûsarîpha, kavûla l'un après l'autre⁴².

La sixième section traite des maisons (bhâva) : celes-ci seront décrites dans le même ordre et avec la même signification que chez les Grecs. Les Indiens les auraient obtenues directement des Grecs, sans l'intermédiaire des Arabes, car dans le Jâtakaçâstra elles sont traitées en détail, et avec leurs noms grecs, et de même dans

⁴² Je suppose que l'on a attribué à Manitha, qui était déjà connu avant Varâhamihira, un tâjika-çâstram (comme c'est le cas pour Kâlidâsa), car on ne peut pas trouver une identité entre ces deux données

Vrihajjât. de Varâhamihira, I, 15 sq, XIX, 1 sq. et dans le Laghujât. du même, I, 15 sq. Les Arabes les ont probablement connues par les Indiens.. Les douze maisons sont, comme ont le sait, les quatre κεντρα, 1. 4. 7. 10., les quatre επαναφοραι, 2. 5. 8. 11. et les quatre αποκλιματα, 3. 6. 9. 12. Elles sont réparties selon leur signification pour celui pour lequel le ciel est interrogé, de la manière suivante (voir Pfaff⁴³, pp 150sq., Paulus Alex., f° 42 sq.) :

1. tanu (nommé aussi lagnam⁴⁴) détermine la condition du corps.
2. dhanam, la richesse.
3. sahaia (nommé aussi duçcikyam, τυχιικον ??), la parenté.
4. suhrid (nommé aussi pātāla, hibuka i. e. υπογειιον, sukha, veçma, bandhu) , les amis.
5. suta (nommé aussi trikona, dhih), les enfants.
6. ripu, les ennemis.
7. jâyâ (nommé aussi astam, jâmitram i.e. διαμετρον, dyûnam, dyûtam⁴⁵), les épouses (kalatram).
8. mṛityu (nommé aussi chidram), la mort (nidhanam).
9. dharma (nommé aussi trikonam, tritrikonam), la vertu.
10. karma (aussi nommé meshûranam, Vrih. J. I, 18, i. e. μεσουρανημα, les actes.
11. labha, les gains.
12. vyaya (aussi nommêrishpham, rihpham, i.e. ριφη?), les pertes.

En plus de leurs noms, les maisons sont désignées partie par leur nombre ordinal, partie par leur nombre cardinal, par exemple la deuxième par dviṭīya ou dvi., Le sort du nouveau-né, ou de celui qui interroge, est déterminé par la position des planètes dans ces maisons : B. cite ici principalement le Jâtakapadmakoça et Manittha et prend aux deux de très longues citations.

La section suivante traite du daçâvicâra, c'est-à-d. du calcul du moment où les résultats obtenus apparaîtront : « daçâçabdena çubhâçubhapâkakâla ucyaate ». Si nous n'avons trouvé jusqu'ici aucune trace directe d'une influence arabe, deux nouveaux termini technici nous apparaissent ici, qui la trahissent : d'abord ff° 170a sq le mot tâsira, tasira, ar. « tastitar » puis le mot mudda, ff° 189a sq, qui vient de l'ar. mdd, ou muddah.

Ce n'est ni mon but, ni mon envie, d'approfondir cette partie pratique, occupant le développement ultérieur de l'ouvrage, et pourtant le fruit d'une telle étude, si difficile soit-elle, en vaudrait la peine. Mais pour permettre la comparaison de l'enseignement tâjika donné plus haut, concernant la répartition des signes du zodiaque et des planètes, avec celui du jâtakaçâstra reposant uniquement sur des sources grecques, j'ajouterai la traduction du premier et deuxième livre du laghujâtakam⁴⁶ de Varâha-Mihira, en faisant précéder chaque strophe du texte sanskrit.

1, 1. yasyodâyastasamaye suramukutanighrihtacaranakamalo 'pi |
kurute 'jalim trinetraha sa jayati dhâmnâm nidhih sûryah ||

Le dieu aux trois yeux dont les pieds de lotus reposent sur le diadème des dieux donne la bénédiction quand il se lève et quand il se couche, qu'il vainque le soleil, le trésor des mondes.

⁴³ Du point du ciel qui se trouve au sommet pour le mortel soumis à l'influence des planètes, on trace dans le ciel douze cercles — qui partagent l'horizon, et l'orbite du soleil, en douze parties : ce sont les maisons célestes.

⁴⁴ 3. 6. 10. 11. s'appellent aussi upacaya, les autres apacaya ; je tire ces noms et les suivants des deux jâtaka de Varâhamihira, et ils se trouvent de même dans le tâjakaçâstra.

⁴⁵ Est-ce que ces deux mots ne sont pas en rapport avec δειν ? La septième maison s'appelle δυσις, δυτικον.

⁴⁶ Qui, d'après Reinaus, p. 336, a été traduit en arabe par Albîrûnî.

2. horâçâstram⁴⁷ vrittair mayâ nibaddham nirîxya çâstrâni |
yat tasyâthâ 'ryâbhih sâram aham sampravaxyâmi ||

De quel horâçâstra, en me basant sur les traités rédigés en différents mètres, représenterai-je le noyau en strophe aryenne ?

3. tad upacitam anyajanmani çubhâçbham tasya karmanah prâptim |
vyanjayati çâstram etat tamasi dravyâni dîpa iva ||

Ce livre rend clair ce qui a été acquis, bon ou mauvais, dans une autre naissance comme fruit des actes, ainsi qu'une lumière révèle les objets dans l'obscurité.

4. çîrshamukhabâhuhridayodarâni kañibastiguytasamjñâni |
urû jânu janghe caranâv iti râcayo 'jâdyâh ||

∴ est la tête du temps⁴⁸, √ la bouche, ∏ les bras, ∞ le cœur, ∞ le ventre, ∞ les hanches, ∞ le bas ventre, ∞ les parties honteuses, ∞ les cuisses, ∞ les genoux, ∞ les chevilles, ∞ les pieds.

5. kâlanarasyâvayavân jantûnâm cintayet prasavakâle |
sadasadgrahasamyogât pushân sopadravanç câpi ||

On tient compte des membres de l'homme-temps à la naissance de l'homme et de leur relation avec les planètes favorables ou défavorables, si elles sont soumises à la sante ou aux accidents.

6. arunasitaharitamâlapânduovicitrâh sitetarapiçamgau |
pingalakarburababhramalinâ rucayo (= varnah) yathâsankhyam ||

∴ est rougeâtre, √ blanc, ∏ vert, ∞ rouge sombre, ∞ blanchâtre, ∞ multicolore, ∞ noir, ∞ doré, ∞ jaune, ∞ tacheté, ∞ brun, ∞ gris.

7. pumstri krûrâkrûrau carasthiradvisvabhâvasamjñâç ca |
ajavrshamithunakulîrâh pancamanavamaih sahendrâyâh ||

1, 3, 5, 7, 9, 11, sont masculins et défavorables, 2, 4, 6, 8, 10, 12, sont féminins et favorables ; 1, 4, 7, 10, sont variables, 2, 5, 8, 11, fixes, 3, 6, 9, 12, les deux ; 1, 5, 9, régissent l'est, 2, 6, 10, le sud, 3, 7, 11, l'ouest, 4, 8, 12, le nord.

8. kujaçukrajñendvarkajñaçukrakujajîvasauriyamaguravah |
bheçâ navânçakânâm ajamakaratulâkulîrâdyâh ||

♂ est le régent de 1 et 8, ♀ de 2 et 7, ♀ de 3 et 6, ♀ de 4, ♀ de 5, ♀ de 9 et 12, ♀ de 10 et 11. La maison de chaque planète est partagée en 9 parties, dont chacune correspond à un des 12 signes et le régent se trouve parmi elles, de la manière suivante : pour ∴, ∞ et ∞, ces neuf parties se trouvent sous les régents de ∴ à ∞ ; pour √, ∞ et ∞, sous ceux de ∞ à ∞ ; pour ∏, ∞, ∞, sous ceux de ∞ à ∏ ; enfin pour ∞, ∞, ∞, sous ceux de ∞ à ∞⁴⁹.

9. svagrihâd dvâdaça bhâgâ, drekânâh syuh prathamapançanavapânâm |
hore vishame 'rkendvoh samarâçau candratîxnâncyoh ||

On divise la maison d'une planète en 12 parties, correspondant aux douze signes, en commençant toujours par la maison elle-même : par exemple, par ∴ pour ∴ - ∞, par √ pour

⁴⁷ Bhattotpala explique horâçâstram par jâtakam : et par là, il entend le brihajjâtakam : en effet, c'est à ce dernier que sont empruntés tous les passages de l'Horâçâstra cités par Whish, à l'exception d'un seul passage, celui qui se trouve dans la traduction de l'essai de Whish par Lassen, in Z. für d. K. d. M., IV, p. 324. (les prédécesseurs de Varâha Mihira cités sont : Maya, Yavana et Yavanâh, Manittha, Çaktipûrva, Vishnugupta, Devasvâmin, Siddhasena, Jîvaçarman, Satya, Parâçara.

⁴⁸ v. Whish chez Lassen, *op. cit.*, pp. 342 sq, où il faut lire : « – vâsobhrito, tato 'nghrividvayam, meshâçviprathamâ navarxacaranâç cakrasthitâ râcayo – griharxabhânibhavanam caikârthasampratayâh |

⁴⁹ navânçakânâm adhipâh ajamakaratulâkulîrâdyâ iti | ajamak. lîrâ (â)dyâ yeshâm navânçakânâm te ajam-râdyâh | meshasya (1) meshâdyâ dhanvyântah (1 – 9), vrishasya (2) makârâdyâ kânyâtâh (10-6), mithunasya (3) tulâdyâ mithunântâh (7 – 3), karkatasya (4) karkatâdyâ mînântâh (4 – 12) | meshavat sinhadhanvinoh (5, 9), vrishavat kanyâmakarayoh (6, 10), mithunavat tulâkumbhayoh (7, 11), karkatavad vriççikamînayoh (8, 12) | navânçakânâm eva râçyadhipâ evâdhipatayo jneyâh | Bhattotpala

♃ - ♄, etc, et ces douze parties (dvâdaçânçakâh) sont régies chacune par le régent des signes correspondants. Les Drekhâna de chaque signe (râçitribhâgah, Δεκανοι, v. Colebr. II, 370, ff° 526) se trouvent entre les régents de 1, 5 et 9. Les deux horâ (râcyardham ,ωρα) se trouvent pour 1, 3, 5, 7, 9, 11 sous ☉ et ☾, pour 2, 4, 6, 8, 10, 12, au contraire, sous ☾ et ☉.

10. kujayamajivajñâsitâh pañcendriyasumunîndryânçânâm |
vishameshu samarkesthûtkramena trinçânçakâh kalpyâh ||

Si on divise la maison en 30 (ançâ) degrés, il reste, pour les signes impairs, 5, 5, 8, 7, 5 degrés sous la protection de ♀, ♁, ♃, ♄, ♅, respectivement, et, au contraire, pour les signes impairs, 5, 7, 8, 5, 5 degrés sous la protection de ♁, ♃, ♄, ♅, ♆.

11. uricatushpada kitâpyâ balinah prâgdaxinâpatottaragâh |
samdhyâdyurâtrabalinah kîfâ nricatushpadaç caivam ||

12. meshavrishadhanvisinhaç catushpadâ makarapûrvabhâgaç ca |
kîfâh karkatarâcih sarîsripo vriççikah kathitah ||

13. maka(ra)sya paçcimârdham kumbho mînaç ca jalacarâh khyâtâh |
mithunatulâdharakanyâ dvipadâkhyâh kumbhârâççiraç ca ||

Parmi les signes, les humains, c'est-à-d. ♀, ♁, ☽, la partie avant de ♃, ♄, sont forts quand ils se trouvent à l'est (c'est-à-d. en lagna, dans la première maison), les quadrupèdes, c'est-à-d. ♄, ♃, ☽, la partie arrière de ♃, la partie avant de ♄, quand ils se trouvent au sud (c'est-à-d. dans la dixième maison), le ver, c'est-à-d. ♁, quand il se trouve à l'ouest (c'est-à-d. dans la septième maison), les animaux marins c'est-à-d. ☽, la partie arrière de ♄, ♃, quand ils se trouvent au nord (c'est-à-d. dans la quatrième maison). Les vers (comprenant aussi les âpya), c'est-à-d. ♁, ☽, la partie arrière de ♄, ♃, sont forts au crépuscule, les humains le jour, les quadrupèdes la nuit.

Telle est l'explication donnée par Bhattotpala : elle en contradiction avec la répartition donnée dans les strophes 12, 13, dans laquelle seule la tête de ♄ appartient aux signes humains, la partie inférieure aux animaux marins, ♃ appartient entièrement aux quadrupèdes, et ♁ aux vers, après ☽. Bhattotpala peut ne pas avoir eu connaissance de ces strophes, ou les avoir ignorées. Sont-elles apprues après son époque, dans une note marginale ? Dans le texte lui-même ? Sinon, comment peut-on s'expliquer cela ?

14. adhipayuto drishtho vâ budhajîvayutexitâç ca yo râcih |
sa bhavati balavân na yadâ yukte(o) drishtho 'pi vâ çeshaih ||

Un signe est fort quand il est en relation avec son régent ou avec ♃ ou ♄ ou est vu par eux, qu'il soit lié à d'autres planètes, ou vu par elles. Il est faible au contraire, quand ce n'est que le dernier, et pas le premier (et fort à moitié, selon Bhattotpala, quand il est vu par son régent et en même temps par d'autres planètes qui ne sont pas liées avec lui, mais avec d'autres.

15. tanudhanasahasuhritsutaripujâyâm rityudharmakarmâyâh |
vyaya iti lagnâd bhâvâç caturasrâkhye 'shâmacaturthe ||

Le corps, la richesse, la parenté, les amis, les enfants, les ennemis, les épouses, la mort, la vertu, les actes, les gains, les pertes – voilà les douze maisons à partir de lagna (ανατολη). La quatrième et la huitième s'appellent aussi « carrées ».

16. pâtâlahibukasukhaveçmabandhusamjñâç caturthasya |
navapañcame trikone navamarxam tritrikonam ca ||

La quatrième s'appelle pâtâla, hibuka (υπογειον), sukha, veçma, bandhu ; la neuvième et la cinquième s'appellent trikona (τριγωνος) et la neuvième aussi tritrikonam.

17. dhîh pañcanam tritîyam duççikyam saptamam tu jâmitram |
dyûnam dyutam ca tac chidram ashtamam dvâdaçam rishpham ||

La cinquième s'appelle *dhih*, la troisième *duçkiyam* (τυχικον ??), la septième *jâmitram* (διαμετρον), *dyûnam* et *dyutam* (δυτον ?), la huitième *chidram*, la douzième *rispham*⁵⁰ (ριφη ?)

18. *kendracatushtayakantaka* (!) *lagnâstadaçamacaturthânâm* |
samjñâh paratah panapharam âpoklimam tu tatparatah ||

Les première, septième, dixième et quatrième maisons s'appellent *kendra*, *catushtaya* et *kantaka*, un *panapharam* (επαναφορα) suit chaque *kendra* (κεντρον), et un *âpoklimam* (αποκλιμα) chaque *panapharam* (v. supra).

19. *trishadaikâdaçadamâny upacayavbavanânyatho 'nyathâ 'nyâni* |
vargottamâ navânçâç carâdishu prathamamadyântâh ||

Les troisième, sixième, onzième et dixième maisons s'appellent *upacaya*, les autres *apacaya*. – Si l'on divise un signe en neuf parties (dont chacune correspond à un des douze signes, et se tient sous son régent), l'une d'entre elles obtient le nom *vargottama*, la première pour les signes variables (quand le premier signe est variable), la cinquième pour les signes fixes, et la neuvième pour les signes qui possèdent les deux propriétés.

20. *meshâdyâç catvârah sadhanvimakarâh xapâbalâ jñeyâh* |
prishtodayâ vimithunâh çirasâ 'nye hi ubhayato mînah ||

♈, ♉, ♊, ♋, ♌, ♍, sont forts la nuit⁵¹ et vont avec le dos ; les autres sont forts le jour et vont avec la tête, et c'est aussi le cas pour ♋, tandis que ♌ va aussi bien avec le dos qu'avec la tête.

21. *ajavrishamrigânganâr karkamînavanijâmçakeshv inâdyuccâh* |
*daçaçikhyashtâvinçatitithîndriyatrighanavinçeshu*⁵² ||

L'*uccam* (υψωμα) d'une planète se trouve dans les signes suivants : ☉ dans le dixième *ançâ* (degré) du ♈, ☾ dans le troisième *ançâ* du ♉, ♂ dans le vingt-huitième *ançâ* du ♋, ♄ dans le quinzième *ançâ* de la ♌, ♃ dans le cinquième *ançâ* du ♍, ♀ dans le vingt-septième *ançâ* des ♎, ♅ dans le vingtième *ançâ* de la ♏.

22. *uccân nicam saptamam, arkâdânâm trikonasamjñâni* |
sinhavrishâjapramadâkârmukabhrittâulikumbhadharâh |

Le *nicam* (ταπεινωμα) d'une planète se trouve dans le septième signe, compté à partir de celui dans lequel se trouve l'*uccam*. – ♁ est le *trikonam* du ☉, ♃ de la ☾, ♈ de ♂, ♌ de ♄, ♎ de ♃, ♏ de ♀, ♍ de ♅.

23. *grihahorâdekânâ navabhâgo dvâdaçânçakas trinçah* |
vargah pratyetavyo grahasya yo yasya nirdishtah ||

Chaque planète a un signe dans sa maison, qui vaut comme régent, et est divisé en deux horâ ou trois *dekânâ* : on peut aussi le diviser en neuf, douze ou trente parties, et obtenir ainsi les régents particuliers de toutes ces parties (v. strophes 8-10, 19).

2. 1. *prâcyâdiçâ ravisitakujarâhuyamendusaumyavâkpatayah* |
xinendvarkayamârâh pâpâs taih samyutah saumyah ||

L'est régit le ☉, le sud est ♀, le sud ♂, le sud ouest ♁, l'ouest ♅, le nord ouest ☾, le nord ♄, le nord est ♃. Défavorables sont la lune décroissante (de la moitié du huitième jour

⁵⁰ à l'origine, *rihpham* : au cas où il viendrait d'un mot étranger, on avait souvent placé un *visarga* devant le *ph*, qui, suivant les règles euphoniques du sanskrit, s'était transformé en *sh*.

⁵¹ *atra yady api halagrahanama sti tathâpi samjñâmâtram veditavyam | yathâ râtrisamjñâ | tathâ dinasamjñâ iti | yatas teshâm balam uktam* (in strophe 11) *samdhyâdyurâtribalina iti | Bhattotpala*.

⁵² *çikhi(n)* est mis pour feu ; *trighana* pour trois au cube, 3³.

du paxa sombre à la moitié du huitième jour du paxa clair), et ☉, ♃, ♂, et ♃, s'il est lié avec cex-ci ; sinon ♃ et les autres planètes sont favorables.

2. kilbapati budhasaurau candrasitau yoshitâm nrinâm çeshâh |
rigatharvasâmajushâm adhipâ gurusauyabhaumasitâh ||

Sur les eunuques (neutra) règnent ♃ ♃, sur les femmes ☾ ♀, sur les hommes les autres. Rik, Atharvan⁵³, Saman, yajus sont régis par ♃ ♃ ♂ ♀.

3. jivasitau viprânâm xatrasyâroshnagû viçâm candrah |
çûdrâdhipatih çaçijah çanaiçcarah samkarabhavânâm ||

♃ ♀ régissent les Brahmanes, ♂ ☉ les Xatriya, ☾ le Viç, ♃ les Çûdra, ♃ les castes mixtes.

4. balavân mitrasvagrîhoccanavânçakeshv ixitah cubhaiç câpi |
candrasitau strixetre purushaxetropagâh çeshâh ||

Une planète est forte quand elle se trouve dans un signe ami – soit ☾ ♀ pour les signes féminins (pairs), les autres pour les signes masculins (impairs) – ou dans sa maison, ou en ψωμα (Bhattotpala ajou ou en te en trikona), ou en navânça.

5. prâcyâdâ jivabudhau sûryârau bhâskarih çaçânkasitau |
udagayane çaçisûryau vaker 'nye snigdhavipulaç ca ||

♃ ♃ sont forts à l'est (en lagna, ανατολη), ☉ ♂ au sud (dans la dixième maison), ♃ à l'ouest (dans la septième maison), ☾ ♀ au nord (dans la quatrième maison). Dans la course nord (10 – 3, ♃ jusqu'à ♃), ☾ et ☉ sont forts, dans la course sud (4 – 7, ☾ jusqu'à ♃), les autres⁵⁴.

6. ahani sitârkasurejyâ dyuniçi jño naktam indukujasaurâh |
svadinâdishv açubhaçubhâ bahuletarapaxayor balinah ||

♀ ☉ ♃ sont forts le jour, ♃ le jour et la nuit, ☾ ♂ ♃ la nuit. Chaque planète est forte le jour qui porte son nom⁵⁵, à l'exception des des planètes défavorables durant la quinzaine sombre, et des planètes favorables durant la quinzaine claire.

7. mandârasaamyavâkpatisitacandrârâkâ yathottaram balinah |
naisargikabalam etad balasâmye 'smâd adhikacintâ 'pi ||

La planète la plus faible est ♃, puis, un degré plus haut ♂, ensuite ♃ ♃ ♀ ☾ et ☉. Si, d'après cela, deux planètes ont la même force, il faut voir plus loin.

8. daçamatritiye navapañcame caturthâstame kalatram ca |
paçyanti pâdavridhyâ phalâni caivam prayachanti ||

La dixième et la troisième maison voient seulement le quart d'une planète qui se trouve dans la première, la neuvième et la cinquième la moitié, la quatrième et la huitième les trois quarts, et la septième en entier. Leur influence y correspond.

9. mitrâni arkâj jivo jñagurû jñasitau vibhâskarâ vikujâh |
vindavarkâ vikujavindavaç ca keshâm cid arayo 'nye ||

D'après certains maîtres⁵⁶, le ☉ est ami avec ♃, les autres planètes lui sont ennemies, la ☾ avec ♃ ♃, ♂ avec ♃, ♀ avec toutes les planètes, sauf ☉, ♃ avec toutes les planètes, sauf ♂, ♀ avec toutes les planètes sauf ☾ ☉, et ♃ avec toutes les planètes, sauf ☾ ☉ et ♂.

⁵³ Ce déplacement vers l'avant de l'Atharvan signifie-t-il quelque chose ? Ou est-il tout simplement dû à la métrique ? – L'Atharvaveda est en tout cas particulièrement significatif et utile pour l'astrologie, comme cela résulte du naxatrakalpa et du pariçishta qui en font partie.

⁵⁴ vakre 'nye sphutagatyâ, pratîpagatayo vakrina ucyante | bhaumâdayo vakritaç ca balino bhavanti | tathâgamane snigdhâh driçyamânâ balina bhavanti vipulâ brihatpramânâç ca driçyâ vâ || Bhattot.

⁵⁵ âdigrahanât svâbde svamâse svakâlahorâyâm ca |Bh.

⁵⁶ Bhattotpla dit : Yavana-Manitthâdînâm.

10. çatrû mandasitau samaç ca çaçijo mitrâni çeshâ raveh |
tixnânçur himaraçmijaçca suhridauceshâh samâh çîtagoh |
jîvendûshnakarâh kujasya suhrido jño 'rih sitârkî saman |
mitre sûryasitau budhasya himaguç catruh samâç câ 'pare ||
11. sûreh saumyasitâv ari ravisutomadhyo 'pare tv anyathâ |
saumyârki suhridau samau kujagurû çukrasya ceçâv ari |
cukrajñau suhridau samah suraguruç saurasya cânye 'rayas |
tatkâle ca daçâyabandhusahajavântyeshu (10 11 4 3 2 12) mitram sthitîh ||

(Pour nous, les choses seraient plutôt ainsi :)

- ☉, ennemi de ♀, ami avec les autres, indifférent envers ☿ ;
☾, amie de ☉ ☿, indifférente envers les autres, ennemie d'aucune ;
♂, ami de ♀ ☉, ennemi de ☿, indifférent envers ♀ ♀ ;
☿, ami de ☉ ♀, ennemi de la ☾, indifférent envers les autres ;
♂, ennemi de ☿ ♀, indifférent envers ♀, ami des autres ;
♀, ami de ☿ ♀, indifférent envers ♂ ♀, ami des autres ;
♂, ami de ♀ ☿, indifférent envers ♂, ennemi des autres ;

De plus, une planète est amie qui, au moment considéré, se trouve dans la dixième, la onzième, la quatrième, la troisième, la deuxième ou la douzième maison (Il s'agit d'un tatkâlamitram, ami par circonstance, tandis que les autres amis le sont par nature).

12. mitram udâsino 'rir vyâkhyâtâ ye nisargabhâvena |
te 'dhisuhrinmitrasamâh tatkâlam upathitâç cintyâh ||

Celles qui par leur nature sont amies, ennemies ou indifférentes sont, dans les maisons données, extrêmement favorables ou défavorables, ou au moins indifférentes (au contraire, pour celles qui se trouvent dans les autres maisons, 1, 5, 6, 7, 8, 9, les amies deviennent indifférentes, les indifférentes ennemies et les ennemies extrêmement ennemies).

13. caturasro nâtyuccas tanukeçah paittiko 'sthisâraç ca |
çûro, madhupingâxo raktacyâmah prituç cârkah⁵⁷ ||

Le ☉ est carré, pas très haut, il a les cheveux fins, un tempérament bilieux, il est tout en os, il a les yeux couleur de miel, il est rouge sombre, large.

14. svaxah prâjño gauraç capalah kaphavâtiko rudhiraçarah |
mriduvâg ghrîni priyasakhas tanuvrittah candramâh prânçuh ||

La ☾ a de beaux yeux (darçaniyah Bhatt.), elle est blanchâtre, intelligente, changeante, d'un tempérament aérien et humoral, elle est tout sang, elle a une belle voix, elle est compatissante, amie fidèle, douce et ronde, haute (prânçur uccaçh Bh.).

15. hinsro hrasvas tarunah pingâxah paittiko durâdarshah |
capâlah saraktagauro majjâsâraç ca mâheyah ||

♂ est méchant, court, jeune, il a les yeux jaunes, un tempérament bilieux, il est téméraire (? =durâcârî Bh.), changant, rosâtre (padmapatrâgravarnah), il est tout moëlle.

16. madyamarûpah priyavâg dûrvâçyâmah ciratâto nipunah |
tvaksâras tristhûnah satatam hrishtah tu candrasutah ||

☿ est de stature moyenne, beau parleur, brun clair (? = câdvalaparvânuparnah) nerveux (drîçyasnâyuh), adroit, il est tout peau, il a les trois tempérament (bilieux, aérien, humoral), il est toujours gai.

⁵⁷ Il faut rajouter à cela les vers suivants qui appartiennent visiblement à la strophe 12 : granthântaram |
mûlatrikonashastatrikonanidhanaikarâçis saptamagâh | ekaikasya yathânyâyam bhavanti tâtkâlikâ ripavah |
Les planètes qui se trouvent dans la troisième, sixième, neuvième, huitième, première, septième maison sont constamment ennemies par circonstance.

17. madhunibhanayano matimân upacitamânsah kaphâtmako gaurah |
îshatpingalakesho medahsâro gurur adîrghah ||

☉ a les yeux couleur de miel (îshatkâtaralocanah Bh.), il est blanc, charnu, il a un tempérament humoal, il est blanchâtre, il a les cheveux jaunes, il est tout gtaisse, il est court.

18. çyâmo vikrishtaparvâ kufilâsitamûrdhajah sukhî kântah |
kaphavâtiko madhuravâg bhriguputrah çukrasâraç ca ||

♀ est sombre, elle a des membres déliés (viralacarîrasamdhih), des cheveux noirs bouclés, elle est amicale (bhogavân) et aimable, elle est d'un tempérament aérien et humoral, elle parle volontiers et est avant tout semence.

19. kriçadîrghah pingâxah krishnah piçuno 'laso 'nilaprakritih |
sthûlanakhadantaromâ sûryasutah snâyusâraç ca⁵⁸ ||

♂ est mince et long, il a des yeux jaumes, il est noir, sournois, paresseux, il a un tempérament aérien, des ongles, des dents et des cheveux longs, et il est tout tendons.

Chapitre II, 9

Sur le Çânkhyâna- ou Kaushîtaki-brâmana

par l'auteur, pp. 288-315

Chapitre II, 10

Un alphabet mystique

par l'auteur, pp. 315-316

Dans la Râmâpûrvatâpanîyopanishad (Ch. 483 = A ; E. I. H. 1726 = I) str. 75-81, le mâlâ-mantra de Râma est enseigné de la manière suivante :

târo, natiç ca, nidrâyâh (!), smritir, medaç ca, kâmikâ ||75||
rudrena samyuta, vahnir, medhâ 'maravibhûshitâ |
dîrghâ 'krûrayutâ, hlâdiny, atho dîrghâ samânadâ ||76||
xadhâ, krodhiny, amoghâ ca, viçvam api, atha medhayâ |
yuktâ dîrghâ, jvâlini ca sasûxmâ, mṛityurûpinî ||77||
sapratishâtâ hlâdinî, tvak, xvelah, pritiç ca sâmarâ |
jyotis, tixnâ 'gnisamyuktâ, çvetâ 'nusvârasamyutâ ||78||
kâmikâpancamo, lântas, tânto 'tha, dhânta ity atha |
sa sânantô, dîrghayuto vâyus, sûxmayuto vishah ||79||
kâmikâ, kâmikâ rudrayuktâ 'tho, 'tha sthirâ, say (A., sa I.), e |
tâpinî, dîrghayuktâ bhur, anilo, 'nantago 'nalah ||80||

⁵⁸ Il faut rajouter à cela les vers suivants qui appartiennent visiblement à la strophe 19 : granthântaram |
uchrâyah parinâhaç ca tulyo yasya carîrinah | sa ca râjâ parijñeyo 'nyaguro (?) parimandalah |

nârâyanâmakah kâlo, prâno, 'mbho vidyayâ yutam |
pitâ (A. pritâ I.), ratis, tathâ lânto yonyâ yukto, 'ntato natih ||81|

Cela signifie : om namo bhagavate Raghunadanâya raxoghnaviçadâya madhura-
prasannavadanâya 'mitatejase valâya Râmâya Vishnava namah |

On en tire l'alphabet suivant : a n'est pas désigné – â, mânada 76 ; ananta 79 80, dîrgha 79 80 ; pratishâ 78 ; nârâyana 81 – î, sûxma 77 79 ; vidyâ 81 – u, amara 76 78 – e, rudra 79 80 ; e 80 ; yonî 81 – o, viçvam 77 – x, amoghâ 77 – g, smriti 75 – gh, medhâ 76 77 – j, 80 – n (cereb.), rati 81 – t, kâmikâ 75 80 – d, hlâdini 76 78 ; tânta 79 – dh, prîti 78 – n, dîrghâ 76 77 ; dhânta (?) 79 ; kâmikâpancama 79 – p, tîxnâ 78 – bh, nidrâ 7 – m, xvela 78 ; visha 79 ; kâla 81 – m (anusv.), akrûra 76 ; anusvâra 78 – y, xudhâ 77 ; tvak 78 ; vâyu 79 ; anila 80 ; prâna 81 – r, vahni 76 ; agni 78 ; krodhini 77 ; jyotis 78 ; anala 80 – v, medas 75 ; jvâlini 77 ; lânta 79 81 ; tâpinî 80 ; ambhas 81 – l, bhû 80 – ç, mîtyurûpinî 77 – s, çvetâ 78 ; sa 80 – sh, pitâ 81 (A. pritâ I.). [Manquent ri, ïi, ïî, ai, au, k, kh, ñg, c, ch, jh, ñ, t, th, d, dh, ph, b, h]

La plupart de ces noms se retrouvent dans le cérémoniel tantra, aussi dans les livres de magie et, pour l'enseignement de la puissance magique des lettres, dans des diagrammes et des amulettes. De plus, parmi les noms des tons (kalâ, râga).

Chapitre II, 11
Nouvelles de l'Inde
pp. 321-368

Chapitre II, 12
**Tableau des rapports entre les Samhitâs du Rik,
du Sâman, du Yajus blanc et de l'Atharvan.**
par W. D. Whitney, pp. 321-368

Chapitre II, 13
**Sur les fondements de la philosophie indienne et
ses rapports avec les philosophèmes des peuples
occidentaux.**
par le Baron v. Eckstein, pp. 369-388

Une lettre à l'auteur

J'ai reçu le nouveau cahier⁵⁹ du « Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft », dans lequel se trouve l'essai de Mr. Müller, après avoir reçu votre dernier ouvrage ; il montre quelles tâches prévalaient dans l'Inde ancienne, dans le domaine philosophique comme dans tous les autres. L'essai de Müller est très stimulant et ses perspectives riches et décisives ; mais dans les points qu'il évoque règne, à mon avis, un malentendu. Il s'agit en effet du contexte du monde à une certaine époque de l'antiquité ; un contexte qui n'a rien à voir avec le rapport de parenté entre les peuples européens et asiatiques. Selon moi, ce dernier est bien antérieur à la fondation des états, à l'exception de Babylone, de l'Égypte ou de la Bactriane ; mais il est cependant bien plus vieux que toute fondation d'états assyriens. Le contexte du monde est très différent ; en Asie, il s'est formé à l'occasion de très anciennes conquêtes assyriennes ; à mesure que les Grecs se répandaient dans le Moyen-Orient, et qu'ils nouaient des relations commerciales avec les Phéniciens et les Égyptiens, ils entraînaient matériellement dans ce contexte. Comme l'a montré Böckh, leur système de masse et de poids provient de Babylone ; et quelle qu'ait pu être l'élaboration complètement indépendante de l'art grec ultérieur, le point de départ de leur art hiéroglyphique provient des concepts babyloniens et assyriens de l'architecture, de la peinture et de la sculpture ; selon moi, les premiers fondements de leurs mathématiques, de leur astronomie, de leur médecine, viennent de toute évidence de l'Asie ; cependant le génie grec, même si il a été mis en branle de l'extérieur par les contacts des Grecs des îles et des Grecs de l'Asie avec l'Orient, n'est pas un génie asiatique, mais un génie pélagio-hellénique qui a retravaillé à la manière grecque les semences de l'esprit et du savoir venues de l'Orient ; il possède une originalité grecque, et non pas asiatique. Mais ce rapport n'est fondamentalement pas celui qui existe entre Chinois et Japonais, ou entre Indiens, Malais, Ceylans, Birmans, et Tibhétains, ou, d'un point de vue plus élevé, entre Grecs et Romains, ou encore entre les originaux grecs et romains et leur reproduction au XIV^{ème} siècle par les Italiens et les Français. Ce que, selon moi, ceux qui ont voulu séparer le monde grec, dans l'origine de sa formation matérielle et artistique, du grand contexte du monde, n'ont pas bien compris ni reconnu.

Du développement matériel, je passe au développement spirituel, au développement philosophique, laissant de côté tout ce qui concerne la poésie ou la politique (pourtant purement grecques).

Les trois communautés scientifiques, indiennes, babyloniennes et iraniennes, ont communiqué depuis très longtemps entre elles et ont été en rapport étroit. On le sait de façon certaine pour les Mages et les Chaldéens ; on peut en conclure ainsi pour les Indiens et les Chaldéens. Et de la façon suivante : tout le système des quatre yuga élaboré par les brahmanes, se retrouve très exactement dans le système des saroi de Berossos ; les manvantara brahmaniques et ce qui est dit des différentes manifestations d'Oannos correspondent très exactement. Tout le système astronomique des brahmanes, avant qu'ils soient en contact avec les Grecs, est chaldéen. Je ne veux pas dire par là que les brahmanes n'ont pas fait montre d'une certaine originalité dans leur système des yuga et des manvantara ; mais le résultat chronologique est trop identique pour qu'il ait nécessaire de préciser ces points. De même, ce que les mages connaissaient des sciences mathématiques et astrologiques est en rapport très étroit avec le système des Chaldéens ; de cette manière, les anciens parlent d'un Zoroastre chaldéen.

Là où une concertation si étroite a eu lieu dans des domaines scientifiques si importants, comment la philosophie des brahmanes, certainement très ancienne quant à son origine, en apparence sans orgueil pour la diversité de ses Écoles, n'aurait-elle pas donné lieu à une concertation similaire avec les communautés cultivées de l'étranger avec

⁵⁹ À savoir le premier cahier du sixième volume.

lesquelles elle était en rapport ? Je distingue dans la philosophie indienne les prémices et les systèmes plus tardifs des Kapila, Patanjali, Jaimini, Kanâda et Gotama, dont l'âge ne peut être déterminé exactement. Le dialogue entre les deux grandes Upanishad, la Vrihad Âranyakam et la Chândogyam nous dévoile un très riche développement physico-métaphysique. La rédaction de ces deux Upanishad et de quelques autres parmi les plus intéressantes, parmi lesquelles l'Aitareya Âranyakam occupe une place particulièrement significative, pourrait avoir eu lieu n'importe quand, son caractère d'assemblage ou de compilation est évident. Une chose est claire : ces dialogues et propositions sont tirés d'éléments très différents ; en même temps, il y est fait référence à de nombreux points de vue de philosophes, évoqués en peu de mots. Tout cela nous montre une très ancienne philosophie traditionnelle, formée par les échanges vivants entre Écoles, plutôt qu'une composition attribuée à un auteur et une systématisation poussée. Dans l'ensemble du monde théocratique, comme chez les druides celtes, prend place un extraordinaire entraînement de la mémoire. Les Sutra ultérieures montrent que l'on avait formulé depuis des temps très anciens des opinions (γνωμη) philosophiques, un enseignement vivant qui était commenté de façon personnelle dans les Écoles. Quel que soit l'âge des formulations les plus anciennes, un temps très long s'est écoulé avant qu'elles soient développées dans les Écoles. On pense en outre que dans les Écoles les plus anciennes, le système de pensée n'était pas simplement une opinion, mais présentait un rapport très étroit avec différentes façons de vivre philosophiques, plus ou moins ascétiques.

Toute les écrits des Chaldéens ont disparu ; sur ce qui reste de leur manière de penser, on peut tout au plus se baser sur les maigres traités de Damascius, très peu fiables ; également sur les systèmes gnostiques et cabalistiques, encore moins fiables, développés plus tard et de façon toute différente. Sur la philosophie des Chaldéens – comme sur les Écoles des mages – nous avons des indications très insuffisantes par les anciens. Nous savons de façon positive que pendant ses longs voyages en orient, le médecin, mathématicien et astronome, Démocrite d'Albera, a étudié chez eux. À l'époque des Sassanides, s'est ouvert pour nous, à travers les Arabes, spécialement au Dabistan et au Schahrasthâni, la richesse certaine, en soi très intéressante, des Écoles des mages ; une grande partie en a été reprise dans les systèmes sectaires des bataniens et des ismaélites et ils l'ont retravaillée à leur manière, selon leurs buts et dans leur esprit. Dans ces systèmes plus tardifs, une grande importance est donnée aux idées des shivaïtes indiens, importance que je ne peux qu'indiquer brièvement ici. L'énorme roman scientifico-religieux du système manichéen, découlant d'une École des mages sassanides christianisée, est étroitement lié aux débuts du bouddhisme, mais seulement à des débuts, car la philosophie du manichéisme est totalement différente de celle du bouddhisme. Mais, dans les périodes anciennes comme dans les plus récentes, le rapport des Écoles indiennes bouddhiques et brahmaniques avec les Écoles des mages est évident.

Donnons maintenant un court aperçu sur les indications de Damascius concernant le système mythique de la philosophie chaldéenne. Si l'on ne tient pas compte de ses interprétations confuses et grécisées, on reconnaît une parenté ancienne de ses traits principaux avec une des cosmogonies chaldéennes de Berossos ; à savoir un système basé sur deux principes, une nature féminine et un esprit masculin ; et là, différentes combinaisons peuvent être privilégiées ; soit la nature féminine est première et seule, elle donne naissance d'elle même à un fils, l'esprit masculin, la mère épouse son fils et donne naissance à partir de lui à la création, ou celui-ci développe avec elle ; là dessus, en tant qu'esprit humain, il se distingue d'elle par l'ascétisme, devient physiquement eunuque et outil spirituel d'un monde de pensée, ou bien, dépouillé de toute idée, il se plonge dans les abstractions de son moi ; Ou bien la nature féminine et l'esprit masculin sont dualistiquement contemporains ; le mariage, ou le mélange, résultent de la séduction, le regret suit la séduction, l'esprit spéculatif se défait de la nature après la création et se plonge dans sa propre solitude. Chez Berossos, chez Damascius et dans les cultes et la religion officielle des Babyloniens, on trouve des échos de ces deux façons de voir. Mais

nous sommes ici pleinement dans le domaine indien du Sâmkhya, tel qu'il s'est attaché au culte populaire indien des sectes shivaïtes ou, plus tard, aux modifications mystiques d'une partie des sectes vishnuites ; cela n'est pas un domaine brahmanique primitif, ni un domaine védique ; il n'a aucun antécédent dans les hymnes du Veda ; cela peut découler de plusieurs cultes populaires indiens extraordinairement anciens, et en avoir été abstrait. Pour autant que nous en sachions, cela est purement indien et permet aussi le rapport dual de la Prakriti au Purusha. Mais il me semble tout à fait indéniable que ce système a trouvé une expression ultérieure dans le dualisme d'Anaxagoras ; et cela à la manière grecque, et non pas à la manière indienne ou chaldéenne ; dans la cosmogonie phénicienne chez Damascius, dans les fragments d'Eudokos et chez d'autres encore, on trouve une parenté dans leur esprit le plus profond. Les voyages d'Anaxagoras en Orient, sont connus, même s'ils ne sont pas diplomatiquement confirmés, ils sont analogues aux voyages d'autres philosophes grecs. Il n'a pas voyagé en vain, mais comme le faisaient tous les philosophes chez les anciens, pour apprendre, pour explorer, pour expérimenter ; quelle rupture a pu produire dans son esprit perçant, ce qu'il a vu en voyageant chez les philosophes phéniciens, égyptiens, chaldéens, ce qu'il a appris d'eux ? N'est-il pas, à cause de cela, aussi bon qu'avant ? Les Grecs auraient-ils dû rester sans aucun contact avec le reste du monde, même le plus connu ? Les Romains n'étaient pas curieux intellectuellement, mais conquérants matériellement, cela nous le savons bien ; les voyages et explorations d'Hérodote, l'esprit scientifique et religieux des expéditions d'Alexandre, les traductions grecques de l'Ancien Testament et celles de tant d'autres œuvres orientales, malheureusement perdues, nous renseignent sur la curiosité intellectuelle des Grecs, leur caractère ouvert sur tout. Non, les Grecs n'ont jamais été des copistes ; mais, depuis toujours, ils ont refusé de tirer tout d'eux-même sous prétexte d'une fausse originalité, mais ils ont sucé l'esprit des hommes et du monde. Il va de soi que